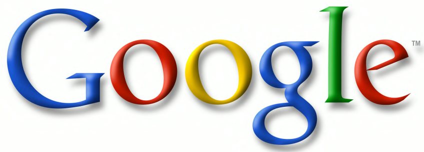
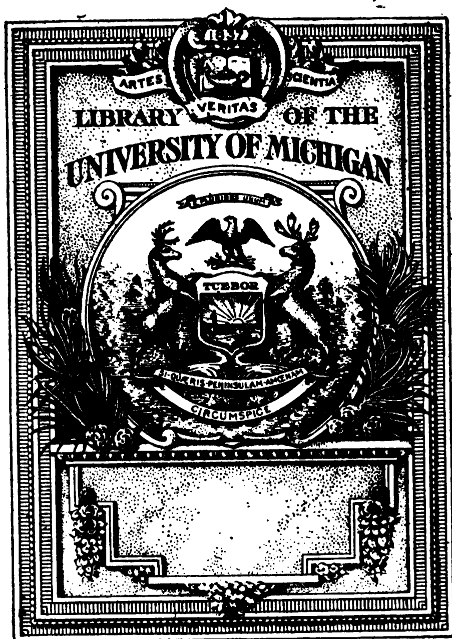



ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI·QUÆRIS·PENINSULAM·AMŒNAM
CIRCUMSPICE



# SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

La Société Philotechnique, mue par des considérations puissantes, a établi en 1830 une Commission annuelle du programme, que forme un membre de chacune des trois classes des lettres, des sciences et des arts. Cette Commission, chargée de composer le programme des séances publiques avec les pièces en prose et en vers qui ont subi les deux lectures, est autorisée à ajourner celles qu'elle n'y ferait pas entrer.

Les membres de cette commission ne sont pas immédiatement rééligibles.

En 1839, la Société a décidé que les pièces du programme seraient reproduites dans un annuaire où le bureau pourrait introduire, pour le compléter, quelques morceaux tirés des archives.

---

Typographie de Félix MALTESTE et C^e, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 18.

# ANNUAIRE

# DE LA SOCIÉTÉ

## PHILOTECHNIQUE.



**Tome sixième. — Année 1845.**



**PARIS,**

**DAUVIN ET FONTAINE, LIBRAIRES,**

PASSAGE DES PANORAMAS, 35

1845

# COMPTE-RENDU

## DES TRAVAUX

## DE

# LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE,

*Pendant le premier semestre de* 1844.

PAR LE SECRÉTAIRE-PERPÉTUEL.

---

*Séance publique du* 19 *mai* 1844.

---

MESSIEURS,

Six ans se sont écoulés depuis que, dans l'ancienne salle Saint-Jean, la Société Philotechnique fut la dernière à faire entendre sa voix. La solennité qui nous rassemble est une sorte d'inauguration de l'enceinte que la ville de Paris vient d'offrir aux lettres, aux sciences et aux arts. Ces développemens heureux de l'intelligence ne pouvaient avoir un lieu de réunion plus recommandable que le palais municipal de la grande cité, le monument où tant

d'événemens insignes se sont passés jusqu'à la révolution de 1830, et qui, terminé en 1605, sous Henri IV, par les soins de Jean Muiron, prévôt des marchands, reçoit par ceux de M. de Rambuteau, préfet de la Seine, et sous les auspices de Louis-Philippe, une vie, une splendeur nouvelles.

Et dans quel moment, messieurs, nous honorez-vous de votre présence? Quand l'industrie française étale ses merveilles, aux yeux d'une foule immense, accourue de toutes parts.

Lors de l'exposition de 1839, nous avons émis le vœu que dans cette capitale, dans cette métropole de la civilisation, l'industrie étrangère, en nous procurant la comparaison de ses chefs-d'œuvre, redoublât dans les diverses contrées l'émulation qui tourne les esprits vers toutes les sortes d'améliorations. Nos producteurs aussi ont vivement sollicité cette joûte glorieuse. Espérons que dans cinq ans une noble arène sera ouverte à tous, et que la France aura à enregistrer la plus pacifique, mais non la moins illustre de ses victoires.

Déjà cette lutte s'engage chaque année pour les tableaux et les statues; elle a contribué à faire regarder généralement les artistes français comme les premiers de la partie la plus éclairée du globe.

Ceux qui appartiennent à la Société Philo-

technique ont pu remarquer au Salon que les regards satisfaits s'arrêtaient sur leurs œuvres brillantes. Nous demandons à leur modestie la permission de vous rappeler rapidement ces nouveaux succès.

Nous dirons d'abord que, livré à de grands travaux de commande, M. Ingres n'a rien envoyé au concours.

M. David termine pour la ville de Dunkerque une statue colossale de Jean Bart. Il commencera bientôt celle de Larrey, qui sera érigée dans la cour du Val-de-Grace, où nos soldats salueront les traits vénérables de celui dont le savoir et le dévouement sauvèrent tant de guerriers blessés.

L'empereur de Russie retient encore loin de nous M. Steuben ; mais M. Couder a montré toute l'étendue de son talent dans sa belle page de *la Fédération*, la première du musée. Le mouvement, la perspective, le coloris y sont traités de main de maître, et cette composition fait le plus grand honneur à notre confrère, dont le savant pinceau a déjà doté largement les galeries de Versailles.

Le portrait de M. Forster, peint par M. Rouget, prouve que cet artiste n'est pas moins bien inspiré quand il reproduit les traits d'un seul individu, que lorsqu'il retrace quelque fait notable de l'histoire.

M. Pérignon a pris rang parmi les plus habiles peintres de portraits ; nous avons même entendu qu'on désignait un de ses ouvrages en ce genre comme un chef-d'œuvre.

On a applaudi au Salon *la conversion de saint Augustin*. Dans son attitude, dans son expression, cette figure semble animée par une soudaine inspiration du ciel. La rigoureuse observation des principes de l'art est ici parfaitement d'accord avec la pensée intime de M. Paulin Guérin.

La vérité des détails, l'esprit de la touche, la finesse du coloris signalent *les prémices de la moisson*, joli tableau de M. Duval-Lecamus.

La vérité est aussi l'une des qualités distinctives du paysage de M. Vanderburch. Il peint on ne peut mieux la distance ; c'est-à-dire qu'il connaît et sent bien la perspective des lignes comme celle des tons. Ce double mérite se découvre surtout dans une *vue de la vallée de Montmorency*.

*Le Christ livré aux outrages*, tel est le sujet d'une statue de M. Husson. La noblesse et la divine résignation du Sauveur, le goût et le travail des draperies y satisfont les amis de l'art et ceux de la religion.

Occupé d'importans ouvrages, M. Desbœufs n'a donné qu'un buste en marbre de M. le gé-

néral Jacqueminot ; la ressemblance et l'exécution en sont également dignes d'éloges.

Le palais du Luxembourg va posséder une excellente statue, celle d'Étienne Pasquier. Elle peut être placée au premier rang des meilleures productions de M. Foyatier.

Nous avons reçu avec reconnaissance, de la veuve et de la fille du peintre célèbre des fleurs, la livraison dédiée à la reine, et qui contient, avec le portrait de Redouté, *le bouquet royal*, œuvre posthume du confrère toujours cher à nos cœurs.

On retrouve, à l'exposition de l'industrie, le carton-pierre de M. Romagnesi aîné, qui déjà y a obtenu deux médailles.

En citant, dans une de nos solennités, les modèles en liége des monumens antiques du midi de la France, par M. Auguste Pelet (du Gard), nous avions indiqué leur place à l'École royale des beaux-arts. Elle en a fait l'acquisition et s'enrichira un jour de représentations aussi correctes des monumens de l'Italie. M. Pelet y travaille, depuis plusieurs années, avec cette exactitude scrupuleuse d'où résulte une rare perfection.

Il nous a adressé un *mémoire* et un plan des fouilles récemment effectuées à Nîmes. Elles fournissent la preuve que les Arènes non seulement y servaient aux représentations théâtrales

et aux combats des gladiateurs, mais qu'elles étaient encore destinées aux spectacles nautiques. Frappé d'un pareil résultat, le gouvernement a, sur la demande de M. Pelet, accordé des fonds pour compléter des fouilles, qui promettent à l'archéologie nationale un champ nouveau de curieuses explorations.

Nous devons à M. Achille Comte d'intéressantes communications d'histoire naurelle, et à M. le vicomte de Santarem des *Recherches sur la découverte des pays de la côte occidentale d'Afrique au-delà du cap Bojador, et sur les progrès de la science géographique après les navigations des Portugais au quinzième siècle.*

Elles sont accompagnées d'un atlas composé de 22 mappemondes et de 21 cartes partielles, pour la plupart inédites, dressées depuis le dixième jusqu'au dix-septième siècle. A cette publication d'une haute importance scientifique, M. de Santarem a fait succéder cinq volumes de son grand ouvrage sur les *Relations diplomatiques du Portugal avec les différentes puissances depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours.*

Pour donner une idée des travaux auxquels l'auteur s'est livré et des richesses que renferme son œuvre, il nous suffira de dire que les volumes concernant les rapports de la France et du Portugal offrent déjà 2338 docu-

mens, et que ce chiffre sera de beaucoup augmenté.

Si la sûreté publique exige chez nous la répression des crimes et délits, ainsi que la punition des coupables, la voix de l'humanité prescrit de veiller à la santé corporelle, à l'amélioration morale de tant d'êtres corrompus, différens d'âge, de sexe, de condition. Ce grave sujet ne pouvait échapper à la philantropie de M. le marquis de Larochefoucauld-Liancourt : il a fait des investigations considérables et en a déposé l'analyse dans un grand nombre d'écrits. Ceux-ci ont été pour M. Coffinières l'objet d'un rapport plein d'aperçus judicieux et distribué à la Chambre des Députés.

Plusieurs membres de la Société Philotechnique figurent parmi les collaborateurs les plus actifs de l'*Encyclopédie des gens du monde*, ce vaste répertoire des connaissances humaines. Le dernier volume contient une notice de M. Berville sur Jean-Jacques Rousseau : l'illustre prosateur y est apprécié avec une justesse exempte de toute prévention, avec une convenance pleine de goût. Ces qualités distinguent une seconde notice du même écrivain, consacrée à Bernardin de Saint-Pierre.

Celles de Racine et de Robespierre, par M. Vieillard, reproduisent avec une impartialité consciencieuse, et parfois sous des aspects nou-

veaux, ces deux grandes figures, dont l'une commande l'admiration, dont l'autre inspire l'effroi. Ne se laissant point fasciner par ce double sentiment, le biographe a reconnu et il a dit la vérité.

Nous citerons encore dans cette livraison un bon sommaire des principaux événemens de la révolution française, par M. Dufau, et l'article *Orient*, par M. Albert Montémont : il y présente d'utiles considérations sur cette partie du monde, où s'agitent, où se débattront un jour de si puissans intérêts.

Malgré le dédain avec lequel, dans ces derniers temps, on a traité les œuvres de l'antiquité, elle ne reste pas moins pour nous la meilleure des écoles littéraires, et ce n'est jamais sans avantage qu'on en reçoit les leçons, qu'on en consulte les exemples. Bien traduire ses écrivains célèbres est donc chose profitable, mais ce n'est pas chose aisée. M. François a vaincu avec bonheur les difficultés qu'offrait une version de Plaute, ce poète dont le goût n'est pas toujours irréprochable, mais dont la verve est souvent comique, et qui se montre constamment fidèle dans la représentation des mœurs contemporaines. M. François a fait précéder sa traduction d'une notice détaillée et curieuse sur l'écrivain à qui Molière emprunta plus d'un trait pour ses peintures immortelles.

De l'érudition, de la dialectique, de la finesse dans les aperçus, de l'art dans les rapprochemens, signalent l'*Histoire comparée du théâtre et des mœurs en France*, dès la formation de la langue et jusqu'à son plus haut développement. M. Onésime Leroy n'a encore mis au jour que la première partie de cet ouvrage, où l'auteur reconnaît dans les compositions théâtrales non seulement des tentatives littéraires, mais aussi « un instrument de publicité, un organe de l'o-
» pinion publique, et rattache ainsi les jeux et
» les mystères, en apparence les plus innocens,
» aux combinaisons de la politique et aux plus
» grands événemens de l'histoire (1). »

Tandis que deux de nos confrères s'occupaient de la poésie dramatique, l'un comme traducteur, l'autre comme historien, et que l'on reprenait heureusement au Théâtre Français *Louise de Lignerolles*, par M. Ernest Legouvé, M. le comte Anatole de Montesquiou a composé une tragédie en cinq actes. intitulée *Cléopâtre*, MM. Roux de Rochelle et D'Epagny ont achevé deux comédies en trois actes et en vers : l'une a pour titre l'*Amateur*, et l'autre l'*Intérêt personnel*. Nous avons remarqué dans ces trois œuvres des situations piquantes, d'ingénieuses combi-

(1) M. Vitet — rapport à l'Institut, au nom de la commission des prix Gobert (11 août 1843).

naisons, des scènes conduites avec habileté, une versification facile et harmonieuse.

M. Villenave père continue son poème sur la *Vie future*, dont plusieurs fragmens ont été vivement applaudis dans nos séances publiques.

Vous connaissez l'agréable recueil d'apologues de M. Duvivier, qui fait à l'Athénée royal de Paris un cours sur l'*histoire de la fable*; M. Bernard Julien y continue son *Histoire de la littérature française au temps de l'empire*.

Oserai-je ajouter, Messieurs, que je viens de publier la seconde édition d'un volume où, sous le titre de *Nouvelles*, j'ai réuni des tableaux de mœurs et des récits dramatiques?

Nous avons écouté avec intérêt des fables et un discours du baron de Stassart, les notices et les apologues de M. Théodore Lorin, des fables du baron Roger, des stances de M. Montémont, une épître de M. Mathon de Fogères, une de M. de Saint-Ferréol, une de M. Coffinières, la *boutade* de M. Vanderburch *sur les mois d'hiver*, la pièce en vers de M. Michaux Clovis, intitulée *les Deux Cousines; les Courtisanes d'un prince qui règne à l'étranger*, par M. Roux de Rochelle; *le Dialogue*, de M. Bignan, *entre Napoléon et Mirabeau*, dialogue qui a remporté le prix à l'Académie d'Amiens. Son ode intitulée *la Bible et l'Evangile* a obtenu le même honneur, il y a peu de jours, à Béziers; c'est la dix-septième cou-

ronne qui ceint le front de ce poète qu'on pourrait si justement surnommer le lauréat.

M. Roux-Ferrand a traité avec esprit et onction des sujets moraux et religieux; cet auteur de l'*Histoire des progrès de la civilisation en Europe depuis l'ère chrétienne*, a reçu de l'empereur de Russie la grande médaille d'or.

Le roi de Hollande a nommé M. Achille Comte chevalier de la Couronne de Chêne.

M. Emmanuel Dupaty a passé de la bibliothèque de l'Arsenal à la bibliothèque Royale, en qualité de conservateur.

Sa Majesté a souscrit aux *Chants divers* de M. le comte Anatole de Montesquiou, et madame la duchesse d'Orléans, pour M. le comte de Paris, à la *Galerie des Rois de France*, par M. Charles Malo.

M. Gauthier, membre de l'Académie des beaux-arts, a été décoré de la croix de la Légion-d'Honneur.

Après ces distinctions accordées à quelques-uns de nos confrères, me permettrez-vous, Messieurs, d'indiquer sommairement les hommages qui nous ont été faits? Ce sont un grand nombre de Mémoires et de Bulletins que notre Société reçoit habituellement d'Académies françaises et étrangères; la continuation de la *Statistique de la France*, publiée par ordre de M. le ministre de l'agriculture et du commerce; un in-

génieux volume de *Poésies à l'usage de la jeunesse*, par M. Paillet (de Plombières); celles de M. Mathieu, président de l'Athénée des Arts; *les Fleurs d'hiver*, dont la fraîcheur aurait autorisé mademoiselle Des Gimées à les intituler *Fleurs de printemps; la Reine des Fées*, conte gracieux de M. Canonge (de Nîmes); douze fragmens poétiques de madame Blanc, née Mermet; deux volumes de M. Charles Lemaire, ayant pour titre : *Initiation à la philosophie de la liberté; L'esprit moral et poétique du* XIX[e] *siècle*, où M. Louis Martin a cité honorablement plusieurs membres de la Société Philotechnique; *l'Origine commune de la littérature et de la législation chez tous les peuples*, par M. Cellier du Fayel; *l'Analyse physiologique de l'entendement humain*, dont M. Collineau est l'auteur; *l'Action des composés ferrugineux*, de M. Eugène Gris; *le système Lefèvre et Sautereau*, qui a pour but de prévenir les accidens graves auxquels on est exposé en voiture avec des chevaux vifs et ombrageux. Ah ! Messieurs, pourquoi ce préservatif n'a-t-il pas été inventé avant le jour néfaste qui nous a enlevé, il y aura bientôt deux ans, le prince accompli, alors l'espoir de la France, maintenant l'objet de regrets éternels !....

Ces pensées douloureuses nous ramènent à un autre souvenir du cœur, à celui qui accueille

trer au monde que les rois populaires sont aussi les rois les plus puissans. »

La Pologne eut les honneurs de la séance du 17 avril 1831. On voyait sur l'estrade le général Lafayette environné de MM. Lelewel, Chodzko, Morawski, Forster et autres nobles exilés des bords de la Vistule. La salle était ornée des portraits de Kosciusko, de Poniatowski, de Dombrowski, renommés parmi les braves. Un courrier apporte des nouvelles, que M. Chodzko traduit à l'instant sur le bureau : on apprend avec enthousiasme que les Russes ont été battus; on espère que *Dieu ne sera pas trop haut, ni la France trop loin*; le secrétaire perpétuel annonce que, dans cette enceinte, où tant d'illustrations sont réunies à tant de grâces, une collecte va être faite pour les Polonais. A ce sujet, Bouilly exprime en beaux vers de généreux sentimens; l'aumônière est présentée par cette cantatrice célèbre (1), qu'il appelle sa fille, et qui doit se faire entendre avec Nourrit et Bériot. Jamais la Société ne fut honorée d'une aussi grande affluence; jamais la bienfaisance n'offrit des dons plus abondans.

Hélas! la Pologne n'est plus!... Lafayette, Bouilly, Malibran, Nourrit sont perdus pour la France, les arts et l'amitié!....

(1) Mesdemoiselles Amélie de Ladoucette et Stéphanie de Nicolaï furent aussi quêteuses dans cette solennité.

Bornons ici cette courte esquisse de la physionomie de la Société philotechnique, cette appréciation imparfaite de sa prospérité. Depuis ses quarante-huit ans d'existence, le temps ne fait qu'ajouter à ses forces. *Vires acquirit eundo.*

Baron de LADOUCETTE,
Secrétaire perpétuel.

# COMPTE-RENDU

## DES TRAVAUX

## DE

# LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE,

*Pendant le premier semestre de 1842.*

PAR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

---

*Séance du 22 mai 1842.*

---

MESSIEURS,

En portant les esprits vers tout ce qui était grand et noble, le règne de Napoléon a surpassé sans doute, mais n'a pas fait oublier celui de Louis XIV. La gloire des armes et l'éclat de la littérature n'attirent pas seulement les regards sur le dix-septième siècle : beaucoup d'édits royaux y étaient empreints d'élévation et d'utilité. Aussi, l'on a vu avec plaisir le ministre de l'instruction publique faire imprimer, aux frais de l'état, la collection des matériaux qui res-

tent de cette belle époque. Il vient de jeter de nouveau les yeux sur M. Depping, qui a déjà publié les plus anciens réglemens d'arts et métiers que possède la ville de Paris, réglemens qui remontent jusques à saint Louis. Notre confrère est chargé de rassembler tous les documens inédits les plus intéressans, qui peuvent se trouver dans les archives du royaume ou dans d'autres dépôts, et qui sont relatifs au gouvernement intérieur de Louis XIV.

Dans notre séance du 24 mai 1840, nous vous avons entretenus, Messieurs, du livre intitulé : *Examen de la théorie et de la pratique du système pénitentiaire*, où M. de Larochefoucauld-Liancourt a traité d'une manière approfondie toutes les questions qui concernent le régime moral des prisons. Un nouvel écrit du même auteur expose les conséquences de ce système, recueillies avec un soin scrupuleux en France et à l'étranger. Il en conclut que l'isolement absolu des prisonniers ne saurait avoir sur le détenu aucune action salutaire, tandis qu'il peut développer en lui des maladies cruelles, altérer sa raison jusqu'à le conduire à la folie et au suicide, tarir même les sources de son existence. « Tout système pénitentiaire, dit-il, doit avoir pour but l'amélioration du coupable; or, tourmenter l'homme ne fut jamais un moyen de le rendre meilleur. »

Les recherches statistiques de M. Moreau de Jonnès, sur l'esclavage colonial et sur les moyens de le supprimer, se lient aux premiers intérêts du pays et de l'humanité. Il s'est prévalu, dans ce travail, de douze années d'observation et d'expérience, passées dans les contrées d'outre-mer où la servitude est l'un des élémens de la société. Y joignant le témoignage des documens numériques, anciens et modernes, il en a fait sortir des notions positives sur l'influence physique et morale qu'exerce l'esclavage, sur ses effets économiques, et sur l'avenir qu'il réserverait aux colonies, s'il devait encore subsister longtemps. Notre confrère passe en revue tous les moyens indiqués jusqu'à présent à l'effet d'y mettre un terme, et propose un ensemble de mesures qu'il regarde comme de nature à amener, en moins de dix ans, la suppression totale de l'esclavage colonial, sans perturbation périlleuse, sans perte de propriété éprouvée par les colons, sans paiement d'indemnités ruineuses pour la métropole.

M. le baron de la Pylaie nous a lu trois dissertations, l'une sur les aurores boréales qu'il a observées à l'île de Terre-Neuve; l'autre sur l'ancienne ville de Maguelonne, près Montpellier; la troisième, relative à la partie maritime du département de l'Hérault.

L'*Art de vérifier les dates*, cet ouvrage si sou-

vent consulté, manquait de tout ce qui concerne l'histoire du Nouveau-Monde : cette lacune est remplie avec un grand succès par M. Warden, ancien consul général des États-Unis. Le dernier volume qu'on doit à ce savant traite du Maine, du Massachussets, de la Louisiane et de la Virginie.

Dans l'Algérie, où il a donné des preuves multipliées d'habileté et de bravoure, le colonel Roguet ne néglige pas les sciences : il a reconnu à Afkan les ruines de *Castra-Nova*, et nous a envoyé la copie des inscriptions romaines qu'il y a découvertes.

*Les Récits épiques et la Vie des plus grands hommes de l'antiquité*, tel est le titre du nouvel ouvrage de M. Boucharlat. Un abrégé exige à la fois l'esprit juste et lucide du mathématicien, le tact et la sagacité de l'homme de goût : l'auteur a prouvé qu'il réunit ces deux conditions, qui vont si rarement de compagnie.

Une notice par M. Boullée, ancien président de l'Académie de Lyon, a été consacrée au général Lafayette, à l'homme qui fut, jusqu'à son dernier soupir, fidèle aux principes politiques qu'il avait embrassés dès sa jeunesse.

Pour retracer la bataille de Crécy, M. de Pongerville a interrogé les anciens livres, les archives, les lieux. Dans une narration en prose claire et élégante, il fait connaître les mœurs du

temps et les causes d'une journée fatale, où tout fut perdu, fors l'honneur.

Après nous avoir adressé une notice sur la cathédrale de Cambrai et sur le château de Selles, M. Fidèle Delcroix nous a intéressés par des *Légendes des bords du Rhin*, offrant dans une poésie harmonieuse des détails tantôt gracieux, tantôt terribles.

M. Billaudel, membre de la Chambre des députés, nous a remis une dissertation sur l'établissement d'un système général de canaux, unissant, dans le sud-ouest de la France, les fleuves de la Seine, de la Loire, de la Garonne et de l'Adour. Ce réseau navigable hâterait les progrès de l'agriculture et de l'industrie dans plus d'un tiers du royaume, où il offrirait à leurs produits un précieux débouché. Au cas d'une guerre européenne, il suppléerait avantageusement à la voie de mer, pour le maintien de nos relations commerciales intérieures. Ce projet vaste et utile mérite l'attention des économistes et du gouvernement.

Nous avons déjà parlé du bel ouvrage que M. le prince de Salm-Dyck consacre à la grande famille des aloès et des mesenbryenthèmes. Il vient de nous en remettre la quatrième livraison. Le texte, qu'il a composé en langue latine, est d'une intelligence parfaite, et les planches, dessinées avec beaucoup de goût par notre ho-

norable correspondant, ne sont pas moins remarquables sous le rapport de la gravure.

On sait que les congrès scientifiques, aujourd'hui naturalisés en Angleterre, en Allemagne, en France et en Italie, sont destinés à donner une nouvelle impulsion, une direction meilleure, une organisation mieux entendue à tout ce qui est du ressort de l'activité intellectuelle. La Société Philotechnique avait chargé M. Jullien (de Paris), MM. Boucharlat et Mathon de Fogères, de la représenter au congrès de Lyon. Le second de nos commissaires nous a communiqué les vers qu'il a composés dans cette circonstance; le premier nous a rendu compte de sa mission, dont vous nous permettrez, Messieurs, de vous citer quelques traits.

La ville de Vienne, également digne d'attention par ses monumens, son industrie, les nombreuses variétés du sol et les productions géologiques, avait fait un appel aux membres du congrès. Huit cents d'entre eux descendirent le Rhône, au son des symphonies et des fanfares. Des salves d'artillerie annoncèrent le départ et l'arrivée de cet institut voyageur. Les autorités le reçurent dans un pavillon de verdure dressé sur le rivage. On se divisa en trois colonnes précédées de bannières portant les noms *Archéologie*, *Industrie*, *Géologie*. Elles visitèrent, dans la cité et dans les environs, tout ce qui pouvait

inspirer de l'intérêt. Le soir, après un banquet joyeux aux bords du fleuve, le congrès remonta sur les bateaux à vapeur, au milieu des acclamations d'une foule immense, qui donnait à cette excursion un air de fête nationale.

Quand vint le terme des travaux de la savante assemblée, un de ses membres, le prince Charles Bonaparte de Canino, l'invita, au nom de son altesse impériale et royale le grand-duc de Toscane et du président général des congrès d'Italie, à se rendre à celui de Florence : il fit sentir l'utilité du rapprochement des amis des sciences appartenant à plusieurs contrées de l'Europe. Notre confrère Jullien devint notre mandataire à Florence, où il reçut pour lui et sa nation l'accueil le plus aimable. Il y fut chargé, par tous les étrangers, du discours qui précéda le départ, et qui obtint autant de succès que ceux qu'il avait prononcés à Lyon.

*Les Scènes de l'an* 1928, par M. de la Ville de Mirmont, passent en revue toutes les classes de la société, peignent les mœurs ou les tendances de chacune d'elles, et indiquent l'abîme qui semble à l'écrivain consciencieux se creuser sous nos pas. Cet ouvrage compte trois mille vers. Une citation, Messieurs, vous mettra à même d'apprécier les qualités poétiques qui distinguent cette grande composition.

Céline, femme de Victor, cherche à calmer

ce jeune ambitieux, qu'irrite et décourage sa nullité politique ; elle lui dit :

Je suis faible, timide ;
En toi j'ai vu toujours mon soutien et mon guide ;
Tout en brisant mon cœur, ta mâle ambition
M'imposait le respect et l'admiration !...
Et maintenant il faut que ma voix te soutienne ;
Tu descends à ma place et je monte à la tienne ;
Je dois prendre le soin d'éveiller ta vertu !
Moi ! Victor ! une femme !... Et de quoi te plains-tu ?
Quel est donc ce malheur sans terme et sans res-
Pourquoi tarir ta vie aussi près de sa source ? [source ?]
Aux honneurs jusqu'ici tu n'as pu parvenir !
Tout espoir est perdu ! Tu n'as plus d'avenir !
Quoi ! tu veux t'élever, et ne sais pas attendre ?
Ces dignités, sitôt as-tu droit d'y prétendre ?
Quelques écrits à peine ont marqué ton début ;
Dès l'instant du départ tu veux toucher au but ?
Tu veux que le soleil se montre avant l'aurore ?
Tu veux cueillir le fruit quand la fleur vient d'éclore ?...
Sois homme : que l'honneur affermisse tes pas !...

(Partie $1^{re}$, scène $3^{me}$.)

Des fragmens de la tragédie d'*Alboin*, par M. Vieillard, et de celle de *Balthazar*, par M. Edouard d'Anglemont, ont produit parmi nous de fortes émotions.

Au moment où une corporation religieuse, fameuse dans l'histoire politique, s'efforce de

ressaisir encore sur notre sol une influence qu'elle y a trop long-temps exercée, et qu'avait brisée la révolution de juillet, M. Bignan adresse à Pascal, à l'immortel auteur des *Lettres provinciales*, une épître pleine de poésie, de verve et de raison.

M. Onésime Leroy, qui a enrichi notre littérature de plusieurs écrits estimés, notamment d'excellentes *Etudes sur Ducis*, vient de publier un ouvrage du même genre sur le père de notre théâtre. Le volume intitulé : *Corneille et Gerson dans l'Imitation de Jésus-Christ*, contient la traduction en vers que le premier de ces écrivains a donnée du livre sublime composé par le second. Cette œuvre, trop peu connue, est accompagnée d'un commentaire riche en remarques critiques, en variantes et en paraphrases, qui montrent les ressources et la flexibilité de notre langue.

Horace avait eu en France quarante versions poétiques, parmi lesquelles on en cite deux de nos confrères MM. Léon Halévy et Albert Montémont. Persuadé qu'en traduction, comme en amitié, la palme est due au plus fidèle, M. Michaux (Clovis) s'est fait une loi de suivre pied à pied son modèle, et de reproduire scrupuleusement ses images, ses mouvemens, son harmonie.

Nous avons applaudi à divers morceaux en

prose et en vers de MM. Casimir Bonjour, Léon Bertrand, Anatole de Montesquiou, Roux de Rochelle, de Larochefoucauld-Liancourt, Charles Malo, général Thiebault; nous avons éprouvé la même satisfaction aux lectures qui nous ont été faites par MM. Lavalette, Bernard Jullien, Duvivier, de Tournay, Vanderburch, Albert Montémont, Roger, Berville, Vieillard, Villenave fils, Coffinières, de Stassart et Théodore Lorin, à qui nous devons une dissertation érudite sur la *farce de Pathelin*.

Afin de venir au secours d'artistes dramatiques obligés de rechercher dans des voyages les suffrages du public, M. D'Epagny a imaginé de mettre en scène des tableaux tragiques ou comiques qui n'exigent que peu d'acteurs et présentent une action à la fois rapide et intéressante. Notre confrère a commencé par *Cromwell*; il le montre dans une situation qui reproduit et développe en beaux vers la célèbre composition de M. Paul Delaroche.

Les amateurs de la peinture élevée étaient admis dernièrement dans l'atelier de M. Ingres, pour y voir deux portraits: l'un est l'image de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans; l'autre représente Chérubini, dont les beaux-arts déplorent la perte. Ces ouvrages, qui rappellent sous plus d'un rapport ceux des plus grands maîtres de l'Italie, présentent avec une admirable

correction les traits, la physionomie, le moral même des personnages.

M. Victor Bertin, à qui la peinture du paysage historique doit tant de reconnaissance, pour les belles pages qu'il a mises au jour et les bons élèves qu'il a formés, a donné à l'exposition plusieurs tableaux où se retrouvent les principes de cet excellent maître.

Le talent, si connu déjà, de M. Duval Lecamus ne peut que se populariser encore par les productions dont il a enrichi, cette année, le salon du Louvre. *Le retour des marins dans leurs foyers*, et les autres scènes familières sorties du même atelier, sont remplis de naturel et d'intérêt. Les petits portraits en pied de M. Duval joignent toujours au mérite d'une grande ressemblance celui d'une touche fine et spirituelle.

*Le portrait de M. le marquis de Dreux-Brezé*, pair de France, par M. Paulin Guérin, est d'une exactitude frappante, et réunit d'ailleurs toutes les autres conditions de ce genre d'ouvrages.

Un bon choix des sites, une belle entente des masses et des effets, un coloris transparent, une touche large et délicate, telles sont les qualités qui distinguent les paysages de M. Vanderburch, et qu'on remarque surtout dans une *vue prise à la Cava*, au royaume de Naples.

M. David exécute en marbre un groupe colossal qui représente la mort du *général Gobert*,

et qui décorera la tombe de ce brave guerrier, tué en Espagne.

Notre moderne Phidias vient de terminer un *groupe à la gloire de Bichat*, et destiné à la ville de Bourg, patrie du grand physiologiste. M. Foyatier s'occupe de deux statues, l'une de *la Vierge Marie*, et l'autre de Pasquier pour la chambre des pairs, présidée par le digne descendant de ce grand magistrat.

Nous croirions manquer à un devoir de reconnaissance, Messieurs, si nous ne profitions de cette solennité pour offrir nos remercîmens aux Académies nationales ou étrangères qui nous ont envoyé leurs productions et leurs mémoires, ainsi qu'au ministre de la guerre, à qui nous devons le quatrième volume du *Tableau des établissemens français dans l'Algérie.*

On nous a également fait passer des hommages particuliers : M. O'Sullivan, des *nouvelles et contes moraux* en anglais ;—M. Fulchiron, le tome second de son intéressant *Voyage en Italie*; — M. Bigeon, des brochures sur la médecine physiologique ; — M. Sanguinetti, un *Essai sur l'application des assurances aux dommages des faillites* ; — M. Hamel, une *Méthode pour apprendre deux langues à la fois* ; — M. Armand Guérin, un recueil de poésies, intitulé *la Bretagne*, et une *ode sur la mort de Cambronne* ; — Mad. Fanny Denoix, une pièce de vers consacrée

à *Jeanne Hachette ;* — M. Charles Ladoucette, un *mémoire sur les biens communaux et les terres en friche de France,* ouvrage couronné par la Société royale et centrale d'agriculture.

M. Marquet-Vasselot, ancien directeur de la maison centrale de Loos, nous a adressé son *Ethnographie des prisons*, où l'on reconnaît à la fois l'observateur exact, le penseur judicieux et l'ami de l'humanité. Nous avons reçu de M. de Roosmalen, professeur de déclamation, le premier volume de son *Traité sur le débit oratoire et la lecture à haute voix ;* l'auteur parle de son art avec science, et en développe les principes avec clarté. Enfin, M. Demesmay nous a remis ses *Traductions populaires de la Franche-Comté,* récits qui présentent souvent un grand intérêt, rehaussé d'une versification facile et agréable. Il est venu récemment s'asseoir dans la Chambre des députés.

La Société philotechnique a eu à se réjouir des récompenses accordées à deux de nos confrères : M. Payen a été appelé à l'Académie des sciences, et M. Gauthier à celle des Beaux-Arts.

MM. Duvivier et Bernard Jullien, correspondans, s'étant fixés à Paris, ont demandé à passer dans la classe de nos membres résidens. Nous avons saisi avec plaisir l'occasion de nous attacher par des liens plus étroits ces deux écrivains distingués.

Mais pourquoi faut-il, Messieurs, que nous ayons à vous faire connaître les pertes douloureuses éprouvées par notre compagnie ?

Le baron Dufour, ancien intendant militaire, grand-officier de la Légion-d'Honneur, maire de Metz et pair de France, né en 1769, est décédé dans cette ville le 10 mars 1842. Destiné d'abord au commerce, Dufour fut nommé à vingt-deux ans chef de bataillon de la garde nationale de la Haute-Marne, mobilisée en 1793. Par suite d'une blessure grave, reçue dans un combat que le corps commandé par lui soutint devant Bouillon contre l'armée entière du général Beaulieu, Dufour dut quitter ses compagnons de gloire. Il reparut bientôt parmi eux avec le titre de commissaire des guerres ; il fit en cette qualité la mémorable campagne de 1799 en Suisse, et celles des années suivantes en Allemagne, jusqu'en 1805, qu'il fut appelé à la garde impériale réunie au camp de Boulogne.

Après avoir pris part à la campagne d'Austerlitz, où il rendit des services remarquables, Dufour, nommé commissaire ordonnateur de la garde impériale, fut investi de toute la confiance de l'empereur, qui avait coutume de l'appeler l'honnête Dufour. Dès lors il se trouva à toutes les affaires auxquelles cette phalange redoutable prit part : il était à Moscou, à Dresde, à Leipsick, à Waterloo.

Forcée de rendre justice aux hommes éminens qui lui étaient légués par l'empire, la restauration donna à notre correspondant l'administration de la troisième division militaire. Il y montra une haute intelligence et une sévère probité. Ami de la charte et des lumières, il contribua, comme fondateur, à établir dans le département de la Moselle les écoles d'enseignement mutuel, et durant dix-neuf années il fut dans le chef-lieu président de leur société.

Ses concitoyens (car la ville de Metz l'avait adopté, comme il l'avait adoptée lui-même), ses concitoyens le nommèrent membre du conseil municipal, puis du conseil général, qu'il a présidé pendant sept ans consécutifs. Maire de Metz depuis deux ans, il eut l'honneur, bien rare de nos jours, de réunir toutes les opinions sous le drapeau de l'ordre public, et le concours de la population à ses obsèques fut un éclatant témoignage de l'unanimité des sentimens d'affection qu'il inspirait.

Dufour a publié un *Mémoire sur les moyens d'améliorer la race de chevaux en France*; il laisse en portefeuille une *Histoire de la campagne de Russie* et un traité abrégé sur *l'administration de la guerre*; ce dernier écrit va être livré à l'impression.

Il nous reste à vous parler, Messieurs, de l'illustre doyen de la Société Philotechnique.

D'abord membre distingué du barreau parlementaire, où il gagna sa première cause contre Tronchet, puis administrateur intègre, à une époque où faire le bien était chose difficile et souvent périlleuse, Bouilly, après avoir été assez heureux pour sauver de l'anarchie la ville de Tours qui l'avait vu naître, pour arracher des proscrits au supplice, et pour échapper lui-même aux vengeances de Robespierre, Bouilly se retira de la tempête, et trouva dans la culture des lettres cette paix et cette liberté qui convenaient à son ame tranquille et fière.

Honoré de l'estime, de la bienveillance, de l'affection des personnages les plus éminens, il refusa toujours les faveurs dont on faisait briller les séductions à ses yeux. Son unique ambition était d'occuper une place dans le bataillon sacré de nos bons écrivains, et Napoléon ne se trompait pas lorsqu'il lui disait, dans un entretien à la Malmaison : « Vous êtes un véritable homme de lettres ! »

Cette palme littéraire, objet des vœux de Bouilly, il lui fut donné de la conquérir. Doué d'une imagination vive, d'une exquise sensibilité, d'un goût perfectionné par l'étude constante des bons modèles, il répandit ces trésors sur une foule de compositions théâtrales qu'ont applaudies ses contemporains, et dont plusieurs obtiendront encore les suffrages de la postérité. Il y

avait dans toutes les productions de notre collègue une grace si suave, un charme si puissant, une pureté de pensées et de sentimens qui venait si bien du cœur et s'en faisait si bien comprendre, qu'en l'écoutant on l'aimait, en l'aimant on se sentait meilleur, et l'on a pu dire avec justice que chacune de ses œuvres était une bonne action de plus.

Des preuves nombreuses appuieraient cette assertion; mais il faut me restreindre, et je veux ici n'en rapporter qu'une seule.

Depuis deux ans, l'abbé Sicard gémissait oublié dans les cachots, lorsqu'apparut sur la scène française ce drame de l'*Abbé de l'Epée*, qu'on croirait écrit par la vertu elle-même sous l'inspiration de la reconnaissance. L'émotion était générale; on admirait, on pleurait, quand tout à coup une voix prononce le nom de Sicard : à ce nom, le parterre se lève, plein d'un enthousiasme impossible à décrire; il réclame du premier consul, qui assistait à cette représentation, la liberté du successeur de l'abbé de l'Epée, du second bienfaiteur des sourds et muets. Bonaparte s'empressa de réparer une injustice dont le Directoire était l'auteur, Sicard redevint libre ; et ce triomphe remplit de joie l'ame de notre confrère.

Ce ne fut pas seulement au théâtre que Bouilly obtint des succès et instruisit les hommes. Lui,

qui se montra toujours épris de la vérité, de la candeur, de l'ingénuité, aurait-il pu ne pas chérir l'enfance? Oh! non; comme Berquin, dont il fut le dernier ami et dont il semblait l'héritier, Bouilly écrivit des livres charmans, dédiés à cet âge qui aspire avec tant de bonheur les parfums de la vie, et qui pour l'embellir exhale en échange les parfums de l'innocence.

Les ouvrages de notre ami sont un service immense rendu à l'éducation, surtout à celle des jeunes filles, ces douces et chastes fleurs qu'on ne saurait trop entourer de soins délicats, de solide instruction, de vigilant amour. Son affection paternelle les personnifiait toutes dans sa Flavie si bonne, si gracieuse, hélas! et si promptement ravie aux enseignemens d'un père qui l'adorait, aux caresses d'une mère qui la pleure encore, à la tendresse de tous ceux qui l'ont connue, c'est-à-dire qui l'ont aimée.

Beaucoup de sociétés artistiques et littéraires s'honoraient de compter Bouilly dans leurs rangs. Je crois ne point m'abuser en disant que, parmi ces agrégations justement estimées, la Société Philotechnique obtenait de lui une prédilection qui ne se démentit jamais : c'est qu'il l'avait vue naître et grandir en même temps que sa réputation; c'est qu'il était l'aîné de cette brillante famille; tandis que nous autres, vieillards, nous le traitions en frère chéri, nos jeunes

auteurs se pressaient autour de lui comme des fils autour d'un père vénéré, et tous ensemble nous prenions plaisir à tenir les chagrins de l'âge éloignés de cet homme d'un caractère si modeste, d'un commerce si bienveillant, d'un attachement si fidèle.

Aussi dans nos réunions Bouilly retrouvait une ardeur juvénile; il renaissait, pour ainsi parler, à force de bonheur; il défiait gaîment la mort, puis il lui demandait, en chantant, une année encore à passer au milieu de nous. Longtemps elle parut écouter sa prière, mais un jour... elle fut inflexible.

Chérubini venait de s'éteindre, et sur la cendre de ce digne collaborateur Bouilly avait jeté le poétique linceul où on lit ce beau vers, le dernier qu'il ait composé :

Un grand homme s'endort, mais il ne meurt jamais.

Sans doute ces deux gloires, unies par un doux lien, ne devaient plus être séparées : Bouilly alla rejoindre celui qui l'attendait, qui l'appelait peut-être.

Eh ! que lui eût servi de rester ici-bas? l'éclatant sillon qu'il a tracé dans notre littérature ne peut être effacé, et sa vie pleine de jours est non moins pleine de bienfaits.

Excellent ami, tes nobles travaux vivront dans la mémoire des hommes; le souvenir de

tes vertus palpitera dans tous les cœurs, et cette double immortalité sera encore une éloquente leçon que tu auras léguée à la terre ; elle lui dira

L'homme de bien s'endort, mais il ne meurt jamais.

Baron de LADOUCETTE,
Secrétaire perpétuel.

# L'OISEAU SANS NID.

FABLE.

Dans la saison triste et flétrie
Où l'amour fait sentir à tous les animaux
Ses plaisirs et parfois ses maux,
Pour repeupler les bois et la prairie,
Dans les herbes, sur les rameaux,
De tous côtés gaîment bâtissaient les oiseaux.
Un seul restait oisif, ne prenant part aucune
A la félicité commune.
On le plaignait; il était étranger,
De nos climats habitant passager.
Il parut bon, timide, honnête;
On le crut malheureux, et chacun lui fit fête.
Le traître cependant, sans crainte du holà,
Dans le nid des voisins, dont il guettait l'absence
Il se glissait (J'en frémis quand j'y pense;
On ne fait pas ces choses-là.),
Et, sans scrupule, y déposait sa ponte.
Le maître du logis ne reconnaissait pas
Parmi ses œufs, n'en sachant pas le compte,

L'œuf intrus (le plus fin s'y trompe en pareil cas),
Et l'œuf était couvé. Puis bientôt chaque mère
Répétait d'un air attendri :
« Comme ce cher enfant ressemble à mon mari ! »
Et le mari s'en croyait père ;
Se voir renaître, c'est si doux !
Les uns jamais nul soupçon ne conçurent ;
D'autres, plus malheureux, à la fin s'aperçurent
Qu'ils avaient nourri des coucous.

Ce fait est vrai sous la forme de fable,
Et je conclus de mon récit
Que l'oiseau le plus redoutable
Est celui qui n'a pas de nid.

S. Lavalette.

## LE RENARD ET LE LIMAÇON.

FABLE.

Au pied d'un mur un renard enrageait
De voir si haut une grappe dorée
Que sous le pampre un limaçon mangeait.
Des yeux longtemps quand il l'eut dévorée,
Mais des yeux seuls : « Fi donc ! dit-il ; pour l'attraper,
» Le malheureux, comme il a dû ramper ! »
Au même instant, par derrière la treille,
Un son connu vient frapper son oreille ;
C'était un coq qu'il entendait crier :
« Un coq ! Par où passer ? n'importe, il faut que j'entre. »
Aussitôt dans le poulailler
Par un égout il se glisse à plat-ventre.

Très délicats sur les moyens
De parvenir, qu'ont employés les autres,
Que n'êtes-vous toujours, vertueux citoyens,
Aussi scrupuleux dans les vôtres ?

LE MÊME.

# DISCOURS

A UN

# MISANTHROPE.

Toi qui reçus du ciel, comme un noble héritage,
De l'esprit et du cœur tous les dons en partage;
Toi qui toujours pus voir dans la félicité
Non pas un mot trompeur, mais une vérité;
Quand tout se réunit pour embellir ta vie,
Cher Ariste, apprends-moi quelle bizarre envie,
Quel noir chagrin te pousse à fuir avec mépris,
Loin des cercles brillans dont s'honore Paris?
Paris, de tous les arts ce riche sanctuaire,
Cet astre radieux du monde littéraire,
Cet oracle du goût, dont tu gardes la loi,
Se revêt cependant de mille attraits pour toi.

» Eh! que sert, réponds-tu, cette magnificence,
» Cet éclat du génie enfantant sa puissance;
» Du nouveau peuple-roi que me font les plaisirs,
» Si partout j'y vois l'homme, avide en ses désirs,
» Oubliant des vertus les sublimes délices,
» Parer de noms pompeux ses lâches artifices
» Et, contre ses devoirs esclave révolté,

» Subir le joug du vice en criant : Liberté !
» Or, ce riant Paris, dont tu vantes les charmes,
» Combien à l'innocence a-t-il coûté de larmes !...
» Là, toujours l'égoïsme, et jamais la pitié ;
» Là, nul cœur qui palpite au doux nom d'amitié ;
» Le fils dénaturé dédaigne son vieux père ;
» La fille a des secrets qu'elle cache à sa mère ;
» La jeune épouse, reine au milieu de sa cour,
» Écoute sans effroi les soupirans d'amour,
» Pendant que son époux sottement va loin d'elle
» Colporter chez autrui sa flamme criminelle,
» Et, joyeux, publier le stupide examen
» Des outrages nombreux par lui faits à l'hymen !
» Mais le sage, dit-on, d'un voile d'indulgence,
» Sans imiter ces mœurs, en couvre la licence ;
» Il faut à son courroux de plus dignes objets....
» Soit ! faisons comme lui, traitons d'autres sujets.
» Ces fougueux Cicérons, dont le bruyant civisme
» Exhale dans les airs tant de patriotisme,
» Crois-tu que leurs efforts avec sincérité
» Vers un état meilleur guident l'humanité ?
» Non ! ce qui fait jaillir leur parole enflammée,
» C'est un désir sans fin d'immense renommée :
» Amans inassouvis des publiques faveurs,
» Ils veulent des emplois, des titres, des honneurs,
» Des complimens de cour, des hymnes populaires,
» Des blasons féodaux, des splendeurs consulaires ;
» Puis sur leur piédestal sitôt qu'ils ont monté,
» Sitôt qu'ils ont conquis leur part d'autorité,

» Ces hommes, qui parlaient si haut d'indépendance,
» Tiennent nos fronts courbés sous leur lourde impor-
» Prescrivent à nos voix des éloges menteurs, [tance,
» Et marchent entourés de flots d'adulateurs.
» Plutôt que de m'astreindre à cette servitude,
» Je brise avec le monde, et, dans ma solitude,
» Libre de sa contrainte, en paix je veux user
» Du droit de le haïr et de le mépriser! »

A la raison, mon cher, c'est être peu fidèle.
Ta fière austérité, dans l'excès de son zèle,
Voyant partout le mal, en aucun lieu le bien,
Fait le procès à tout, et ne pardonne à rien.
Quand le monde pourtant nous prend tels que nous som-
Ariste, tels qu'ils sont prenons aussi les hommes, [mes,
Laissons glisser notre œil sur leur fragilité,
Soyons discrets enfin par réciprocité.
Pourquoi dans une sombre et morose peinture
Montrer le vrai toujours vaincu par l'imposture,
Et les droits les plus saints par la force abattus?
Le monde a ses défauts, le monde a ses vertus.
Dans les ames souvent si l'amitié sommeille,
Son ardeur néanmoins quelquefois se réveille : [chans,
Trop vifs dans leurs désirs, trop prompts dans leurs pen-
Les hommes sont légers; ils ne sont pas méchans.

Mais toi, de leurs travers censeur inexorable,
Penses-tu d'aucuns torts n'être jamais coupable?
Adoré d'une mère, adoré d'une sœur,
Modèles de bonté, modèles de douceur,

Ingrat, comment peux-tu déverser ta colère
Sur un sexe charmant, qui sut trop bien te plaire?...
Puis, dans ta folle humeur, tu grondes les maris!
Va, plus qu'on ne le croit ils sont bons à Paris :
Pour leurs chères moitiés quelle exquise tendresse!
Comme en les contemplant leur regard les caresse!
Leur bouche en souriant les appelle « *mon cœur* ! »
Les voir est leur plaisir, les aimer leur bonheur!

A d'illustres talens, la gloire de notre âge,
Injuste citoyen, refusant ton suffrage,
Cherchant un froid calcul dans chacun de leurs vœux,
Seul tu n'applaudis pas ces mortels courageux
Qui, par un dévoûment, au pays salutaire,
Supportent sans fléchir le poids du ministère,
Et, pour cent mille francs, par douzièmes comptés,
S'offrent en holocauste aux coups des députés!

Toutefois, j'y consens, le mal règne en ce monde,
Notre état social en souffrances abonde,
Le désordre est flagrant, dans les mœurs, dans les lois,
Dans le réduit du pauvre et le palais des rois;
Mais quand l'homme, déchu de sa haute origine,
Étale devant toi son auguste ruine,
Loin de le relever, loin de le soutenir,
Peux-tu l'abandonner et dois-tu le haïr?
Non, non; pour qui comprend sa mission sublime,
Le haïr est un tort, l'abandonner un crime.
Quoi! tu veux lâchement, soldat de la vertu,
Déserter le combat sans avoir combattu!

Si le vice en nos jours est puissant sur la terre,
S'il triomphe partout, partout fais-lui la guerre;
Du timide opprimé sois l'ardent défenseur;
Sois l'ardent ennemi de son fier oppresseur;
Pour l'orphelin plaintif et pâle de misère
Dans ce riche oublieux fais tressaillir un père;
Fais chérir en tous lieux la paisible équité;
En tous lieux fais bénir la douce charité;
Alors, quand finira ton utile existence,
D'un repos mérité goûtant la récompense,
Quand ton ame rompra son terrestre lien,
Tu diras, comme Dieu: « ce que j'ai fait est bien. »

Auguste Duvivier.

# LE LOUP-GAROU.

## CONTE.

Quelqu'un ici croit-il aux loups-garous?
Je vais, messieurs, en leur honneur et gloire,
Conter une petite histoire.
— Allons donc, conteur, direz-vous,
C'est se moquer de l'auditoire;
Un tel sujet est indigne de nous.
Des enfans seuls pourraient y croire.

Là, là, messieurs, point de courroux;
Pour esprits forts je vous tiens tous;
Nous les comptons à présent par centaine.
Je ne dis pas, comme eût dit La Fontaine,
Qu'il est encor dans notre temps
Nombre d'hommes qui sont enfans;
J'aurais grand tort, il faut que j'en convienne.
Non, il n'est plus d'enfans chez nous.
Mais nous avons plus d'un croquemitaine,
Nous pourrions bien avoir des loups-garous.
Demandez plutôt à ces dames!
S'agit-il de maris jaloux,
De ces maris fantasques et grigoux

Qui font le tourment de leurs femmes ?
Toutes crieront : Loups-garous ! loups-garous !
Vous le voyez, la preuve est claire,
Les loups-garous ne sont pas morts.
C'est aux dames par mes efforts
Que je cherche surtout à plaire ;
Laissez-moi donc conter à ma manière,
Mes grands messieurs les esprits forts.

Vincent avait une femme jolie,
Jeune, accorte et de belle humeur.
Voilà de quoi charmer la vie.
Qui n'a rêvé parfois un tel bonheur ?
— Ce bonheur-là doit-il nous faire envie ?
Femme jolie a bien son agrément ;
Ce n'est pas moi, non, certes, qui le nie.
Certains maris en parlent autrement ;
Suivant eux la coquetterie,
Les caprices, la vanité
Font payer cher plus ou moins de beauté.
Mais de leur part c'est pure calomnie,
Et les maris ont toujours radoté.

Notre Vincent mourait de jalousie.
Près de sa femme accouraient empressés
Tous les galans du voisinage,
Et la dame accueillait assez
Leurs visites et leur hommage,
En tout bien tout honneur, vraiment ;
Comme un mari, s'il était sage,

Devrait toujours le croire aveuglément,
Pour le repos de son ménage.
Nos gens vivaient non loin d'un gros village,
*Moitié manans, moitié bourgeois*,
Dans un antique et modeste héritage.
Les plus huppés des jeunes villageois
Avaient là leurs grandes entrées;
Près de la dame ils passaient les soirées.
Elle y tenait une petite cour
Que les voisines délaissées,
Dans leur dépit, nommaient la cour d'amour.
Le pauvre époux, objet de leurs risées,
Se désolait; il couvait des pensées
De vengeance et de désespoir;
Il maigrissait, il faisait peine à voir.

Mais tout à coup s'égaya son visage,
Lorsqu'il arriva qu'un beau soir
Aucun des galans du village
Ne vint visiter le manoir.
« Quoi! pas un seul! mais c'est une merveille;
Le monde va-t-il donc finir ?
Disait la dame, avec un gros soupir.
Vit-on jamais une chose pareille?
Suis-je enlaidie à faire fuir? »
Non, non, vraiment; non; mais depuis la veille
Un fait grave était survenu;
Un loup-garou parcourait la campagne.
Bien des gens avaient entendu

Ses hurlemens; Babet et sa compagne
A leur grand effroi l'avaient vu.
Derrière Jean, du haut de la montagne,
Au grand galop il était descendu.
Pour l'éviter chacun prenait la fuite;
Faute de courir assez vîte
Colas surpris avait été mordu.
En voyant mainte égratignure
Comment douter? comment sortir, la nuit?

Sur la taille et sur la figure
Du loup-garou Dieu sait tout ce qu'on dit!
L'un exagère outre mesure;
C'est un géant, tant la peur le grandit.
Suivant l'autre, il est tout petit.
Recouvert d'une peau de bête
Tout son corps n'offre rien d'humain.
Il a des griffes à la main,
Il a des cornes sur la tête.
Il est blanc, non; il est rouge; il est noir;
Enfin, il fait horreur à voir.

A ces récits épouvantables
Un seul incrédule raillait,
Un franc soldat qui ne croyait
Aux loups-garous pas plus qu'aux diables.
« Je veux savoir la couleur de sa peau,
Dit-il un jour; fût-elle ensorcelée,
J'en rapporterais un morceau

Pour amuser notre veillée.
Je prétends bien vous montrer du nouveau! »

Notre homme part, cherche, attend le passage
Du loup-garou. Celui-ci, vers la nuit,
Commence suivant son usage
A hurler et faire grand bruit,
Pour effrayer le voisinage.
Vers lui le soldat résolu
Doucement se glisse en silence,
Et sans en avoir été vu
Sur ses épaules il s'élance.
A cet assaut inattendu,
Le loup-garou jette un cri de colère;
Il se secoue, il lutte, il se débat,
Il bondit et se roule à terre.
Mais notre enragé de soldat
Se cramponne à son adversaire;
Il le gourmande, il l'étreint, il le bat
Jusqu'à dompter son naturel sauvage.
Tel un intrépide écuyer,
Par mille efforts d'adresse et de courage,
Soumet au frein le plus fougueux coursier.

Le loup-garou, tout frémissant de rage,
Se voit contraint de porter au village
Son impitoyable vainqueur.
Que l'on juge, à leur arrivée,
De la surprise et de la peur
Qu'éprouva toute la veillée!

Mais quelle joie et quel bonheur
Quand la bête fut dépouillée !
Jamais villageois n'ont tant ri.
Il se trouva que c'était le mari
Qui, pour chasser l'amoureuse brigade,
Courait ainsi la mascarade.
Pour se venger du malheureux,
Les plus prompts à lui faire injure
Furent ceux qui dans l'aventure
S'étaient montrés les plus peureux.

Il était tard; tout doit avoir des bornes.
Au loup-garou, sans plus de bruit,
On enleva son costume de nuit;
Il ne lui resta que les cornes.
A son manoir ensuite il fut conduit.
Jugez l'accueil que sa femme lui fit!

Messieurs, suivez les lois de l'hyménée;
Soyez maris, soyez jaloux,
Soyez.... battus, si c'est la destinée;
Mais ne soyez pas loups-garous.

B[on] Roger.

## LE DOGUE ET LA JOLIE FEMME.

### CONTE.

Époux, depuis un an, d'une femme adorée,
Danicourt est forcé de quitter la contrée,
Encor mouillé des pleurs qu'on a versés sur lui.
Il est jaloux, l'ingrat ! Il part, rongé d'ennui.
Tandis qu'il est en proie à ce soupçon injuste,
Il rencontre son frère au bout du parc. « Auguste,
Je suis bien malheureux de ne songer à rien !
Va trouver sur-le-champ ma femme ; dis-lui bien
Que je l'estime fort, que je la sais fidèle.
Mais, fais-lui, de ma part, la défense formelle
D'avoir aucun rapport avec son grand cousin. »
Auguste trouve Adèle en un profond chagrin.
Il s'approche, et, du ton que le message inspire :
« Mon frère vous défend.... — Me défend ? Qu'est-ce [à dire ?
— Mon frère vous défend d'avoir aucun rapport...
Avec...—Parlez ! — Avec...—Parlez! —Avec Mylord.»
Cette allocution est à peine entendue,
Que les pleurs sont séchés, la douleur suspendue.
—Et...quel est ce Mylord ?—C'est le chien du fermier.
Adèle, en écoutant, se sent humilier ;

A cette impression succède la colère.
C'en est fait, le sommeil a fui de sa paupière,
Son bonheur est détruit ! Renoncer à Mylord,
Qu'elle n'a jamais vu... Plutôt cent fois la mort !
Bien décidée à vivre, au point du jour, Adèle
Vole à la basse-cour en peignoir de dentelle.
Elle pose, d'un pied délicat et mutin,
Sur l'immonde fumier son soulier de satin.
Tout à coup, ô terreur ! le dogue la découvre ;
Son poil s'est hérissé, sa gueule immense s'ouvre,
Et la cour retentit de son rauque aboîment.
La jeune femme tremble et s'arrête un moment,
Puis elle dit *Mylord*, d'une voix altérée.
Il agite sa queue ; Adèle est rassurée.
Elle s'approche, hésite, et puis s'approche encor,
Et de sa blanche main offre un os à Mylord.
Cet os est accepté, la connaissance est faite,
Et, depuis un moment, l'intimité parfaite.
Aussi, deux ou trois fois avant la fin du jour,
La séduisante veuve entre à la basse-cour.
Le lendemain, Mylord l'a tellement charmée,
Qu'elle ne quitte plus la niche bien aimée.
Le lendemain, Mylord est admis au salon,
Et sur le canapé s'étend tout de son long.
Le lendemain enfin, elle se met en tête
De grimper sur Mylord ! Elle enfourche la bête,
La stimule, l'excite et la fait voyager
Du salon au boudoir, à la salle à manger ;
Elle rit, elle court, elle chante à la ronde.

Mylord, qui débutait à peine dans le monde,
Et dont les mœurs sentaient un peu la basse-cour,
Se lassa du métier dès qu'il eut fait un tour.
D'abord, il le témoigne à celle qui le monte,
Par un murmure sourd dont elle ne tient compte.
Refus de voyager de la part de Mylord;
On le pince, il résiste; on le repince, il mord.
Soudain, des cris aigus sont poussés par Adèle.
Le mari qui survient s'en étonne; mais elle :
« Tyran! bourreau! pourquoi, me connaissant si bien,
M'avez-vous défendu de caresser le chien? »
Nouvel étonnement du voyageur; son frère
Lui raconte en riant ce qu'il crut devoir faire :
« Ami, j'ai seulement défendu le doguin;
Juge un peu, si j'avais défendu le cousin!»

CASIMIR BONJOUR.

# LE VOLEUR.

CONTE.

C'était par un beau jour de septembre ; j'errais,
Pensif et désœuvré, dans le fond du Marais.
J'aperçois un hôtel entr'ouvert ; je m'arrête !
Le rossignol en main, j'entre et me mets en quête ;
J'arrive à petit bruit dans la salle à manger,
Et prends tous les couverts dont je puis me charger.
Huit ou dix jours après, joyeux de mon aubaine,
Au cabaret voisin le hasard me ramène.
Curieux de savoir si tout est éclairci,
Je m'adresse au marchand : « Quelle nouvelle ici ?
— Ah ! Monsieur, répond-il d'une voix gémissante,
Fort triste ! Le portier du numéro soixante,
Qui, depuis vingt-cinq ans, habitait la maison,
Vient de voler son maître ; on le mène en prison. »
A ces mots, sur mon cœur tombe un poids qui m'assomme.
Je dis : « J'ai fait le mal, je sauverai cet homme !
Mais, demandai-je alors, en est-il bien l'auteur ?
Les faits sont-ils prouvés ? — Hélas ! le successeur
A pris possession, la semaine dernière. »
— Le successeur ! Ce mot fut un trait de lumière.

Je m'éloigne, et, pendant que le nouveau portier
Causait avec quelqu'un, je me glisse au premier.
Développant soudain toute mon industrie,
Je crochette. Je vais, guidé par mes remords,
A l'armoire où l'on a serré l'argenterie ;
J'ouvre bien doucement... Je prends le reste et sors.
Vous tous qui m'écoutez, vous jugez bien peut-être
Qu'après un tel succès, le lendemain matin,
J'accourus essoufflé chez le marchand de vin.
O l'honnête bourgeois ! En me voyant paraître,
Il me sourit de loin, et se mit à crier :
« Il n'était point coupable, il n'est plus prisonnier ;
Un vol commis hier prouve son innocence !.. »
J'eus alors un moment de pure jouissance,
Et je me dis tout bas avec émotion ,
En essuyant mes pleurs : « Une bonne action
A donc toujours sa récompense ! »

LE MÊME.

# LES DÉPLACEMENS.

Notre charte déclare tous les Français admissibles à tous les emplois ; mais, comme la plupart des meilleures choses de ce bas-monde, ce bienfait de l'égalité civile n'a-t-il pas quelque mauvais côté? De ce que la loi nous permet d'aspirer à toutes les fonctions, s'en suit-il que chacun de nous soit capable de les exercer toutes?... Telle est cependant la vicieuse conséquence que trop souvent nous tirons d'un si généreux principe. Grands et petits, nous cherchons à nous déplacer mutuellement.

Depuis que notre révolution (je parle de la première), remuant l'état dans ses sommités et dans ses profondeurs, a élevé ce qui était en bas, et abaissé ce qui était en haut, l'exemple de tant de fortunes violemment improvisées exerce parmi nous une influence contagieuse : personne ne se résigne à rester dans sa classe ; chacun ambitionne un rang supérieur, et cela en convenant que nous devons être tous égaux. Oh ! si la liberté consiste à nous jalouser, à nous calomnier, à nous supplanter les uns les

autres, jamais en France nous n'avons été plus libres !

Dans la vieille monarchie, les vertugadins, les robes à queue et les coiffures à ailes de pigeon, tout en cachant dans leurs larges replis bien des défauts et bien des ridicules, servaient du moins à matérialiser par des signes certains la diversité des rangs et des métiers ; l'habit annonçait le personnage : on n'était pas exposé à prendre un apothicaire pour un avocat, un financier pour un poète, un commis-marchand pour un militaire, une grisette pour une duchesse !

Aujourd'hui, les travestissemens de la mode ont passé dans la politique et dans la morale, dont le baromètre marque sans cesse le variable. Partout le doute ; nulle part la conviction ! Les principes, erreur ! La conscience, duperie !... Pour arriver aux honneurs, à la richesse, au pouvoir, on ne suit pas la route la plus droite; on prend le chemin de traverse qui, malheureusement, est quelquefois le plus court. Au lieu de rester dans l'état de ses pères où l'on réussirait, on se jette dans une autre carrière où l'on échoue : on veut toujours être ce qu'on n'est pas ; et de ces déplacemens individuels que résulte-t-il ?... un désordre presque général.

Certes, nous ne profitons guère de la leçon

continuelle d'harmonie que nous donne l'univers physique. La machine céleste pourrait-elle subsister, si un beau jour messieurs les satellites du soleil s'avisaient de vouloir tourner chacun dans une direction contraire? Il y aurait une insurrection dans le ciel, et pour apaiser cette émeute de planètes, le souverain créateur se verrait forcé de recourir à un coup d'état! Malgré l'autorité d'un exemple, d'autant plus imposant qu'il vient d'en haut, combien de nos grands personnages, sans être pour cela des astres, cherchent à sortir de leurs sphères et troublent ainsi la régularité du mouvement social!

Une secte récente, souvent ridicule dans la forme, parfois raisonnable dans le fond, proposait de classer tous les individus selon leur capacité : l'un aurait été jugé propre à mettre en pratique les préceptes de la *Cuisinière bourgeoise*, l'autre à composer des odes ou des épopées d'après les règles d'Aristote; à celui-ci on aurait dit : « Sois portefaix ou maçon; — à celui-là : Sois orateur ou mathématicien; — au député : Fais des lois; — au prédicateur : Fais des sermons; — à l'industriel : Fais des machines. » Ce système, superbe en théorie, aurait enrégimenté au service de l'état tous les bras et toutes les têtes : mais c'est là une de ces utopies

auxquelles il ne manque rien, si ce n'est la possibilité de l'exécution.

Ne pouvant métamorphoser d'un seul coup toute l'humanité, contentons-nous de corriger quelques-uns de ses travers : n'exigeons pas tant, et nous obtiendrons davantage. Surtout, n'oublions pas le rôle actif que jouent sur la scène du monde l'intérêt et la vanité. Nos lois, sous ce double rapport, sont peut-être un peu coupables d'avoir influé sur nos mœurs. Grace à notre constitution, le travail peut mettre dans la poche de chaque citoyen une carte d'électeur, une médaille de député, et même un portefeuille de ministre. Aussi, combien de vaniteuses médiocrités sont venues se briser contre la tribune! On compte un petit nombre d'hommes d'état qui, s'élevant par droit de génie, semblent moins des parvenus que des arrivés; on cite une foule de gens, très honnêtes d'ailleurs, qui se sont mis en route pour la gloire parlementaire, et qui ont eu le désagrément de rester en chemin. La plupart auraient pu être d'utiles fonctionnaires, d'habiles avocats, des commerçans éclairés, s'ils avaient eu le bon esprit de s'appliquer ce précepte de la sagesse antique : « Connais-toi toi-même. »

N'est-ce pas faute de se connaître que trop souvent le talent s'égare et se perd dans les

arts et dans la littérature? En général, on est plus flatté d'être applaudi dans le genre où l'on se distingue le moins que dans celui où l'on excelle. Tel grand musicien dédaigne le luth qui lui a servi à créer d'immortels chefs-d'œuvre, et montre fièrement le crayon avec lequel il esquisse des croquis sans valeur. Tel grand statuaire aurait fait vivre le marbre, qui préfère barbouiller de la toile. Plusieurs de mes très chers confrères, les gens de lettres, ne montrent guère plus de jugement : l'un était né pour traduire, il se croit né pour inventer ; l'autre faisait de la bonne prose, il s'escrime à rimer de mauvais vers. Les auteurs comiques composent des tragédies, et les auteurs tragiques, des comédies. Le même écrivain a la prétention de déployer un génie égal dans l'ode et dans la fable, dans l'élégie et dans la satire. Le mélodrame se glisse dans nos vaudevilles, la politique dans nos chansons, l'histoire dans nos romans, et quelquefois aussi le roman dans nos histoires.... Par suite de l'anarchie des principes et du pêle-mêle des genres, notre littérature, loin d'aller en avant, semble rétrograder et n'avoir déserté le Parnasse que pour remonter avec la confusion des styles jusqu'à la tour de Babel.

Si je parcourais tous les étages de la société, combien trouverais-je peu de gens placés comme

ils devraient l'être ! Ne verrais-je pas des grands seigneurs bourgeois et des parvenus aristocrates, des républicains fraternisant avec des légitimistes, des ouvriers poètes, et des financiers présidens d'assemblées littéraires, des médecins qui chantent, des législateurs qui dansent, des professeurs de morale qui vont dans les coulisses de l'Opéra, des jeunes gens qui se prétendent blasés comme des vieillards, et des vieillards qui font les galantins comme des jeunes gens ?

Quant aux femmes (je ne parle ici ni de nos douairières de salons qui portent des robes à la vierge, ni de nos grandes coquettes de théâtre qui jouent les petites ingénues), quant aux femmes, les unes réclament leur émancipation sociale, et s'écrient : plus de tyrans ! c'est-à-dire, plus de maris ! les autres, jalouses d'entrer en partage de tous les droits masculins, nous disputent l'honneur de professer dans nos chaires, de pérorer à notre tribune nationale, et même de coucher sur les lits si peu moelleux de nos corps-de-garde. Certainement rien ne serait pour nous plus agréable qu'une telle camaraderie ; mais on conviendra que la nature n'a pas donné à ces dames une voix si douce pour parler au sein de nos tumultueuses assemblées, des mains si délicates pour manier nos lourds fusils, ni des pieds si mignons pour suivre nos fatigantes patrouilles.

Du moins, en sollicitant leur part de ces charges civiques, elles font preuve de désintéressement, et ce genre de mérite manque à la plupart des ambitieux de notre sexe. La rage de s'élever au-dessus de sa condition a pour principe, non pas une émulation honnête qui s'égare, mais un égoïsme avide qui calcule. Aujourd'hui, plus que jamais, le chiffre a détrôné la morale. La moindre action, la moindre parole, les accidens de la santé même sont autant de capitaux qu'on tâche de faire valoir. Aussi, un de nos profonds diplomates, apprenant que la fièvre retenait dans son lit un grand personnage politique, demandait avec une naïveté malicieuse quel intérêt il avait à être malade.

La santé, en effet, est une des conditions de succès pour les coureurs de places : avec un dos de jonc il leur faut des jambes de fer ; c'est à qui arrivera le premier, et Dieu sait si la route de cette course au clocher est encombrée de monde.

Mais une plus criante anomalie, c'est le cumul, qui tend à réunir des fonctions incompatibles. Pourquoi cette injuste prétention ? Parce que, à peine échappés du collège, nous nous croyons des hommes complets. Un ancien a dit que pour exceller en un seul art, ce n'était pas trop de la vie entière ; que sera-ce donc, si, après quelques superficielles études, on se figure avoir

acquis la science universelle? En vain me citera-t-on les intelligences supérieures, qui du reste forment toujours la minorité: leur vue a beau être plus rapide et plus longue, elle n'embrasse pas dans son immensité l'horison de la pensée humaine. L'universalité n'est pas en notre pouvoir: chaque esprit a sa spécialité, comme chaque visage sa physionomie.

Si nous renfermions notre ambition dans le cercle que nous tracent nos facultés, il y aurait plus de gloire pour nous et plus de profit pour l'Etat; car le travail qui se divise ne produit que le demi-savoir; mais le travail qui se concentre produit souvent le génie, et le génie est la providence visible des nations!

Je sais très bien que l'amour des honneurs et des richesses est une des plaies morales de notre faible humanité. Il est dans notre nature d'aspirer à changer de destinée. Ce travers n'est pas nouveau, puisque, il y a quelque dix-huit siècles, Horace demandait à Mécène comment il se fait que personne ne soit content de son sort. Mais pour empêcher qu'une telle maladie, qui s'accroît chaque jour, ne devienne endémique, tâchons de l'affaiblir en détruisant une de ses causes. Soyons, s'il se peut, moins variables dans nos principes politiques, et nous le serons moins dans nos mœurs Quoique bien des gens ne se trouvent pas à leur véritable

place, consentons à ne déranger personne, de peur d'avoir à nous repentir d'un nouveau déplacement.... Si nous ne sommes pas maîtres de changer le passé, réformons du moins l'avenir. Que désormais le marchand reste dans son comptoir, l'artisan dans son atelier, le savant dans sa chaire; — qu'un pamphlétaire ou un vaudevilliste n'aspire pas à devenir préfet ou conseiller d'Etat; — que les hommes politiques ne visent qu'au ministère, et laissent les gens de lettres arriver à l'Académie; — que chacun enfin sache demeurer dans sa sphère, et ne pas empiéter sur les droits de son voisin!

Quant à moi, Messieurs, je veux confirmer le précepte par l'exemple, et je renonce à la parole, qui sera mieux placée dans une autre bouche que dans la mienne.

A. BIGNAN.

## LES FLEURS.

Le sombre hiver a fui : préparons les guirlandes
De ces fleurs dont la pompe orne à la fois nos landes
Et les vallons chéris des zéphirs caressans.
Effleurons la bruyère, amante des montagnes,
Et suivons les détours de ces riches campagnes
Où s'éveille la rose aux boutons renaissans.

Chèvrefeuille, embellis la couche fortunée,
Qui, sous les doubles nœuds d'amour et d'hyménée,
De jeunes cœurs épris va cimenter la foi;
Myrtes frais, joignez-vous à l'olivier paisible,
Et que la sympathie, au pouvoir invisible,
Soit de leur existence et la règle et la loi !

Prodiguons l'immortelle à ces fils de Bellone
Dont les exploits géans burinent la colonne
Érigée à la voix du grand Napoléon :
De son trépas revient le jour anniversaire ;
Que des plus nobles fleurs le tribut se resserre
Et forme autour du bronze un riant pavillon !

Lilas et romarins, attirez l'orpheline,
Dont la marche timide a suivi la colline
Où sa candeur essaie un libre et pur essor.
De ses quinze ans à peine elle a marqué le nombre ;

Alors que son jeune astre est voilé d'un peu d'ombre,
Violette, ouvre-lui ton pudique trésor.

Déjà sur les coteaux l'industrieuse abeille,
Des filles du printemps butinant la corbeille,
Pour la ruche féconde amasse un doux larcin :
Serpolets, que par choix son vol léger courtise,
Et vous, modestes fleurs du thym et du cytise,
Livrez à ses désirs le miel de votre sein.

Brillant camélia, sur la terre étrangère,
Présente à l'exilé sa rive bocagère,
Objet de sa pensée et d'un profond soupir;
Gentille paquerette, hyacinthe odorante,
Soyez comme un dictame à sa fortune errante,
Qui trompe ses ennuis et les vienne assoupir.

Lorsqu'avant l'heure au monde une vierge est ravie,
Tendre fleur moissonnée au doux champ de la vie,
Sur sa perte cruelle exhalons nos regrets;
Tandis que de leur culte accomplissant les rites,
Et tenant dans leurs mains de blanches marguerites,
Ses compagnes iront les unir aux cyprès.

Il est, il est des fleurs pour toutes les souffrances :
Ainsi que l'arc-en-ciel, emblème d'espérances,
Les fleurs parlent de joie aux humains dans les pleurs;
Le bluet plaît à l'œil de la mélancolie;
La craintive anémone à la candeur s'allie,
Et les sucs des pavots endorment les douleurs.

Baume du sage, épris de leur suave haleine,

L'aubépine argentée et l'humble marjolaine
Font oublier la ronce, égarée aux déserts....
Enfin, dès le berceau jusqu'au déclin de l'âge,
Les fleurs versent dans l'ame un parfum qui soulage,
Et de la lyre émue inspirent les concerts.

Mais que dis-je? les fleurs, par l'hymen assorties,
Éprouvant nos besoins comme nos sympathies,
Connaissent de l'amour le prestige vainqueur;
Et dans le feu secret dont l'ardeur les colore,
Il semble que le ciel leur commande d'éclore,
Pour sentir, comme nous, les ivresses du cœur.

ALBERT-MONTÉMONT.

# UN TRAIT DE LA VIE

DU

## PEINTRE VINCENT *.

—

**Anecdote en vers libres.**

Après la révolution,
Laquelle, direz-vous ? elles sont si fréquentes
Qu'il faut les désigner avec précision.
Attendez ;... c'était celle où des voix éloquentes,
Après avoir tonné pour soutenir nos droits,
Laissèrent la tribune aux ennemis des rois,
A ces fous, qui, rêvant le niveau, l'équilibre,
Nous jetaient en prison pour faire un peuple libre,
Et pour égaliser le partage du bien,
Commençaient par tout prendre et ne nous laissaient rien,
Une dame que l'infortune
Venait d'accabler de ses coups,
Enfin échappée aux verrous
Gémissait sans ressource aucune.
Trop fière en son malheur pour jamais recevoir

* Vincent (François-André), peintre d'histoire, élève de Vien, né à Paris en 1746, mort dans cette ville en 1816. Il était professeur à l'École des Beaux-Arts, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur; il compta parmi ses élèves MM. Heim et Horace Vernet, membres de l'Institut.

Aucun don de personne, elle voulait devoir
Au travail de ses mains sa modique existence.
Ses habitudes, sa naissance,
Ne lui permettaient pas de faire un dur métier;
Elle fit choix de la peinture,
Et se mit à l'étudier,
Du matin à la nuit obscure.
Mais souvent cet art séducteur,
Par une ingratitude noire,
A son fidèle adorateur
Ne rapporte ni pain ni gloire.
De la dame c'était le cas :
Elle était sans talent et ne s'en doutait pas;
C'est un fait bien commun, mais ce n'est pas un crime;
D'ailleurs, elle en était la première victime.
Esclave du travail, sans jamais voir venir,
Au gré de son ardent désir,
Un seul portrait à faire ou la moindre commande,
Ainsi que son chagrin sa détresse était grande,
Lorsqu'un jour, auprès d'elle, arrive un inconnu :
« Madame, lui dit-il, ici je suis venu
De la part d'un ami, bon curé de village,
Qui veut, pour son argent, avoir de votre ouvrage.
Il connaît vos talens, les estime entre tous ;
Pour orner son église il a compté sur vous.
Trop longtemps, m'écrit-il, ces vénérables voûtes
Ont été l'asile des croûtes.
On y regarde sans ferveur
Des vierges et des saints, d'une telle laideur,
Que d'être vierge ou saint l'on en perdrait l'envie;
Il faut, comme autrefois, que l'œuvre du génie,

Vienne prêter main forte à la religion.
Tenez, poursuivait-il, cette affaire secrète,
Et dites, s'il vous plaît, sans décliner mon nom,
Que d'un tableau par an nous pourrons faire emplette,
Pourvu que du curé le budget le permette.
La dame crut d'abord voir l'ange Gabriel
Descendu tout exprès du ciel
Pour mettre un terme à sa misère.
D'un Christ qu'elle peignit durant l'année entière,
On fut si satisfait, que dès ce moment-là
La commande annuelle à temps fixe arriva,
Jusqu'au jour où des ans subissant l'influence,
L'artiste, heureuse au sein de son indépendance,
Ses pinceaux à la main, sans souffrir expira.
Au bout de quelque temps perdit aussi la vie
Un membre de l'académie ;
Excellent peintre; homme estimé
Que ses élèves ont aimé,
Comme un bienfaiteur, comme un père;
C'était Vincent dont la carrière
Pourrait servir d'exemple à plus d'un professeur.
Dès que l'on apprit ce malheur,
On s'occupa de l'héritage.
(Messieurs les héritiers n'aiment pas le retard)
Et quand pour faire le partage,
On rassembla les objets d'art,
Parmi les œuvres du grand maître
On s'étonna de voir paraître
Des tableaux sans dessin, sans goût, sans coloris,
Comme le romantisme en expose à Paris.
Qu'étaient donc ces tableaux ? Il faut que je le dise ;

Vous avez cru qu'un bon curé,
Par un tiers s'était procuré
Des peintures pour son église.
Détrompez-vous, il n'en fut rien :
Ce pasteur supposé n'était que le moyen
Dont se servait Vincent pour donner une rente
A la dame, fière indigente,
Dont ce récit vous a parlé.
L'ami qui nous a révélé
Ce trait d'une bonté touchante,
Commandait les tableaux, tous les ans les soldait,
Avec l'or de Vincent, et Vincent les gardait.
Grace à cette action charitable et discrète,
La noble dame n'éprouvait
Ni la honte, ni la disette,
Croyant devoir à sa palette
Ce qu'à Vincent elle devait.

Heureux cent fois sur cette terre
Qui peut comme le bon Vincent,
Être admiré pour le talent.
Être aimé pour le caractère !

CH. DESAINS.

## ÉPITRE EN VERS

A

## M. DE PONGERVILLE.

---

De Lucrèce et d'Ovide éloquent interprète,
Esprit solide et vrai, non moins que vrai poète,
Pourquoi, las de parler le langage des dieux,
Laisses-tu sommeiller ton luth mélodieux?
J'applaudis à ta prose élégante et sonore,
Où de Milton éteint le feu revit encore.
Mais pourquoi, déserteur des domaines du ciel,
Le dieu veut-il descendre à n'être qu'un mortel?
Car, ne t'abuse point; quelque soin qu'on s'impose,
La prose la meilleure est toujours de la prose.
La tienne offre au lecteur cent mérites divers;
Je l'aime: mais pourtant j'aime encor mieux tes vers.
Ce langage éclatant d'images, d'harmonie,
Que pour l'ame et l'oreille inventa le génie,
Qui de ta jeune ivresse exprima les transports,
En as-tu, Pongerville, oublié les accords?
Fils aîné de Lucrèce, élève de Racine,
Ne te souvient-il plus de ta haute origine?
Contre le mauvais goût prompt à nous inonder,

Quel défenseur pourtant viendra te succéder ?
Vois : ceux dont les pinceaux, à la raison fidèles,
De l'art vrai, chaste, pur, nous traçaient les modèles,
Ou vaincus par le temps, ou las de leurs travaux,
Vont laissant le champ libre à d'étranges rivaux,
Et ce culte du beau, qui fut la poésie,
Sans prêtres, sans autels s'éteint sous l'hérésie.
Béranger, dont la voix, aux jours de nos malheurs,
De la patrie en deuil consola les douleurs,
De son siècle aveuglé déplorant le délire,
A la voûte du temple a suspendu sa lyre :
D'Hortense et de Bonnard le peintre ingénieux
Repose trop souvent ses crayons gracieux :
A ses rhythmes touchans Lamartine infidèle
Veut cueillir au *forum* une palme nouvelle :
Où sont leurs héritiers ? Sur le trépied sacré,
Quel mortel après eux va monter inspiré ?
Je ne vois qu'avortons ou que monstres bizarres,
Que faux pensers traduits en des jargons barbares,
Que novateurs à froid, qui, vains de leurs travers,
Font, pour se distinguer, du génie à l'envers.
  L'un, pensant rajeunir l'art, qu'il ne connait guère,
Croit que pour être vrai l'on doit être vulgaire.
L'art veut de la nature imiter les beautés ;
Lui, se plait à la voir par les plus laids côtés.
Il vous dira les cris de la foule *incongrue*,
De nectar à six sous s'abreuvant dans la rue ;
Ou bien il vous peindra la beauté, ses amours,
Toussant *les nuits*, lavant sa lessive *les jours* (1).

(1) Historique.

Son style est digne en tout de ces nobles peintures,
Vrai trésor des mots bas et des basses tournures.
Être poète, aux yeux de cet original,
C'est parler comme on parle alors qu'on parle mal.
De tout ce qu'on évite il fleurit son langage :
S'il est un tour sans grace, un terme hors d'usage,
Une image qui choque et qu'il faille écarter,
C'est là ce que son goût s'empresse d'adopter.
Surtout il a grand soin de briser la mesure ;
Il disloque le rhythme, égare la césure,
Et son vers, en un mot, c'est la prose, excepté
Les graces de la prose et sa facilité.
L'autre arrive au mauvais sans prendre tant de peine :
Il vous livre tout bruts les produits de sa veine,
Et ne se permet pas, tant ses momens sont chers,
D'attendre sa pensée et de finir ses vers.
C'est en vain que Boileau lui crie : « Allons, courage !
» Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage !»
Sottise ! Ce Boileau, qu'était-ce? *un polisson* (1).
Puis, avec le public faut-il tant de façon ?
Jadis on respectait sa majesté sévère ;
C'est à force de soins qu'on cherchait à lui plaire ;
On tremblait à son nom ; quel abus ! Aujourd'hui
La plus informe ébauche est bonne assez pour lui ;
On dédaigne à présent le rabot et l'enclume,
Et c'est à la vapeur qu'on fabrique un volume.
Des vers, qu'à peine encore avait conçus l'auteur,
A l'état d'embryon sont jetés au lecteur :
De la fleur à venir c'est le germe inodore ;

(1) Historique.

C'est la grappe qu'août n'a point mûrie encore.
Quelquefois du nouveau l'insatiable amour
Donne un succès d'une heure à ces travaux d'un jour :
Mais le retour est prompt ; d'un frivole caprice
Le dégoût et l'ennui bientôt ont fait justice,
Et bientôt au panier le chef-d'œuvre jeté
A vécu moins de temps encor qu'il n'a coûté.
Celui-là pourrait mieux ; le ciel à son génie
Donna le sentiment, la grace et l'harmonie ;
Mais un fâcheux travers égare son esprit :
Quand il parle, il est bon ; cruel quand il écrit.
Sa muse avec amour brûle, égorge, empoisonne;
Le viol, sous sa plume, et l'inceste foisonne :
Pourtant le parricide est encor mieux son fait.
Un loup, dans son système, est un héros parfait ;
Ou si, dans notre espèce il prend ses personnages,
C'est le Bourreau surtout qui reçoit ses hommages.
Mais non ; le bourreau même est trop pâle à son gré ;
Le bourreau ! Parlez-moi du *tourmenteur-juré !*
Sur la Grève à toute heure il vous force à descendre :
Les gens favorisés sont ceux qu'il daigne pendre.
Il dresse l'échafaud où râle l'innocent,
Compte et les coups de fouet et les gouttes de sang,
Et par d'affreux tableaux révoltant la nature,
Ainsi que ses héros vous met à la torture.
Celui-ci, plus bénin, non plus récréatif,
A trouvé le niais en cherchant le naïf.
Tout son livre n'est plein que de berceaux, de langes,
Que de petits enfans, qui sont de petits anges,
Et qui vont, bégayant de petites chansons,
Ramasser des cailloux et des colimaçons.

De sa petite poche il tire à chaque page
De *petits sous* qu'il donne aux pauvres du village,
Ou que ses petits doigts glissent, de temps en temps,
Aux petits savoyards *qui s'en vont bien contens.*
Il vous racontera comment, chaque dimanche,
Sa *maman* lui passait une chemise blanche;
Comme ensuite avec elle il allait au saint lieu
Faire, sa bonne aidant, sa prière *au bon Dieu*,
Comment, *bien sage* alors, il élevait croisées
Ses deux petites mains blanchettes et rosées,
Et comment, de retour, il jouait aux cerceaux,
Ou répandait du grain pour *les petits oiseaux.*
Vois par mode et par ton cette muse mystique,
Qui d'un jargon pieux, affadit son distique,
Suit la procession, accompagne au lutrin,
Et fait le catéchisme en rhythme alexandrin;
Qui peuple son recueil d'anges, de saints, de vierges,
Se pâme au seul penser des aubes et des cierges,
Écoute avec bonheur le bourdon résonner,
L'enfant de chœur glapir, les chantres détonner;
Dont la feuille benoîte, en missel convertie,
De loin vous porte au nez l'odeur de sacristie;
Dont les accens béats et les soupirs dévots
Vous montent à la tête en vapeur de pavots.
Regarde celle-ci, qui, bacchante éhontée,
Salissant ton esprit d'une image effrontée,
Égare le lecteur trop lent à s'alarmer,
En ces lieux que Boileau n'a point osé nommer.
Dirai-je cet auteur, prétendu *moyen-âge*,
Lardant de vieux jurons son moderne langage;
Dans son grossier pastiche alliant au hasard

La langue de Delille et celle de Froissard ;
Des lambeaux mal cousus de poudreuses chroniques,
Habillant à bas prix ses chefs-d'œuvre scéniques ;
N'oubliant rien, habits, décors, armes, blason,
Rien, hormis l'intérêt, l'esprit et la raison ?
Dirai-je encor celui dont l'étrange purisme
N'est pas content d'un mot, s'il n'est un barbarisme ?
Celui qui, des beaux vers fuyant trop le clinquant,
Croit dire *le mot pròpre*, et dit le mot choquant !....
Honte !.... Et toi, qu'ennoblit cet art qu'on déshonore,
Au bruit de ses affronts tu peux dormir encore !
Réveille-toi : fais voir à ces jongleurs divers
Comme on pense en poète et comme on parle en vers.
Décrier les faux Dieux, et leur culte et leurs temples,
Par tes discours, c'est bien ; c'est mieux par tes exemples ;
Ami, c'est aux bons vers, à ceux que tu nous fais,
A redoubler en nous le dégoût des mauvais.
Oui, crois-moi ; qu'au milieu des fanges de notre âge,
Fils de l'art et du temps, surgisse un bel ouvrage,
Et tous ces faux talens, dont on fait tant de bruit,
Vaincus par son éclat, vont rentrer dans la nuit.
Ainsi, quand de Macbeth les immondes sorcières
De leur rauque sabbat consternent les bruyères,
Dansent aux aigres cris des chouettes, des corbeaux,
Mêlent le fiel des boucs au venin des crapauds,
Et, sous l'œil des démons, de leurs lèvres avides,
Sucent le sang glacé des cadavres livides ;
L'aube luit : tout se tait, tout fuit ; et le soleil,
Seul, brille, calme et pur, à l'horizon vermeil.

St-A. BERVILLE.

## LE VOYAGEUR ET SA MONTRE.

FABLE.

Un enfant de Paris, tout fier de son berceau,
Mais à courir le monde occupant son jeune âge,
Avant de se mettre en voyage,
Avait réglé sa montre au cadran du château.
C'était un chef-d'œuvre impayable,
Un mouvement à nul autre pareil,
Qui, dans sa marche invariable,
Aurait défié le soleil.

Dans Bruxelles d'abord mon jeune homme s'arrête,
Grace aux lettres qu'il porte, on l'accueille, on le fête,
On l'invite de toute part;
Mais, à chaque dîner, rendez-vous ou rencontre,
En prenant l'heure de sa montre,
Il arrive toujours trop tard,
Donnant pour excuse éternelle
Qu'il doit s'en rapporter à son bijou modèle;
Que les horloges du pays
Ont tort d'avancer sur Paris.
A Londres, c'est une autre chance :
Les cadrans retardaient, il arrivait trop tôt,
Et, s'en excusant comme un sot,
De sa montre toujours il vantait l'excellence.

« Monsieur, lui dit un vieux marin,
» Sur le globe avant vous j'ai fait bien du chemin.
» J'ai vu bien des pays, bien des mœurs en ma vie ;
» Mais, sans prétendre y rien changer,
» Pour bien vivre avec l'étranger,
» J'ai tâché d'oublier les mœurs de ma patrie.
» Vous avez, dites-vous, un instrument parfait ;
» Je vous en félicite et ne vais à l'encontre ;
» Mais sachez que toujours il faut régler sa montre
» Sur les cadrans du pays où l'on est. »

VIENNET,
de l'Académie française.

# LES DEUX ALMANACHS.

FABLE.

Un almanach de l'an passé
Étant sur un bureau côte à côte placé
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait : « Cher voisin, quel crime ai-je donc fait,
» Qu'on ait si brusquement changé ma destinée ?
» Mon maître chaque jour m'ouvrait, me consultait ;
» Et maintenant, ma basane fanée
» A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
» Tandis que le capricieux
» Semble avoir pour toi seul des mains et des yeux. »
L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
Lui répondit : « Mon pauvre ami,
» Tu n'es plus de ce temps, et le tien est fini.
» Quand nous en sommes au dimanche,
» Tu n'es encor qu'au samedi.
» Ne t'en prends qu'à ton millésime.
» Si, grace au mien, je suis ce que tu fus,
» J'aurai mon tour, et mon seul crime
» Sera d'avoir compté douze lunes de plus. »

Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.

N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmans tant qu'on leur est utile ;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amans trahis, beautés passées,
Vous êtes de vieux almanachs.

LE MÊME.

# LES ÉCOLIERS ÉMANCIPÉS.

## FABLE.

Loin des maîtres et des parens,
Un troupeau d'écoliers sortis de tous les rangs
Jouait dans la campagne ; et tout enfant qui joue,
Tout écolier en liberté
Par l'attrait de mal faire est toujours emporté.
Or, ceux-ci s'amusaient à se couvrir de boue.
Plus le linge était blanc, et plus à le salir
Mes gamins trouvaient de plaisir.
Malheur aux pantalons de soie !
Malheur aux habits de drap fin,
Aux chapeaux de castor, aux gilets de satin !
Chaque tache excitait de longs éclats de joie,
Et la fange sur eux pleuvait de toute main.
Un étranger, passant par ces parages,
Leur demanda de quels sauvages
Ils étaient la postérité.
« Monsieur, dit un espiègle, élève de seconde,
» Nous sommes de Paris, la royale cité
» Des beaux arts, du bon ton, de la civilité
» Et du premier peuple du monde. »
— « C'est bien, dit l'étranger, continuez ; c'est bien.

8

» Jetez-vous de la boue, et ne ménagez rien.
» Aucun jeu n'est pour moi plus charmant que le vôtre;
» Et si vos pères vous grondaient,
» Si vos maîtres vous gourmandaient,
» Dites-leur qu'ils n'en font pas d'autre. »

LE MÊME.

# LES ÉPAGNEULS DE MADAME.

## FABLE.

Le sort avait fait naître en un même logis
Deux ou trois épagneuls, le nombre n'y fait guère,
D'une même maîtresse également chéris,
Mais jaloux l'un de l'autre, et partant ennemis,
A la faveur la plus légère.
Quand plus alerte ou plus heureux,
L'un d'eux s'était posé sur le satin moelleux
Qui parait les genoux de leur belle maîtresse,
A l'instant contre lui les autres se liguaient,
Se hérissaient, grommelaient, aboyaient,
D'injures, de brocards l'assassinaient sans cesse.
« Voyez donc, disaient-ils, son air et son maintien;
» Il n'a ni grace ni noblesse;
» Le vil flatteur, le vilain chien!
» Il fatigue madame, il la froisse, il la blesse. »
Le vainqueur du moment ne restait pas sans voix.
Il se dressait, grognait, et, prompt à la riposte,
Des griffes et des dents il défendait son poste;
Aux cris des assaillans se mêlaient ses abois,
Tant qu'à la fin, pour terminer la guerre,
La dame le jetait à terre.

Mais de son siége à peine avait-il déguerpi,
Que, sans craindre son sort, d'un élan plus rapide,
Un second épagneul s'y trouvait établi.
La place n'était jamais vide,
Ni le débat jamais fini.

Les acteurs seulement avaient changé de gamme.
C'était alors au favori déchu
D'injurier le nouveau parvenu,
D'infliger au tenant le mépris et le blâme;
D'attaquer le giron qu'il avait défendu;
Et la pauvre maîtresse, en tout sens tiraillée,
Sous leurs griffes toujours laissait quelque lambeau
De sa robe ou de son manteau;
Sa peau même parfois en était éraillée.

Madame, c'est la royauté;
Ses faveurs sont emplois, cordons ou gros salaires.
Mes épagneuls, chacun s'en est douté,
Sont nos coureurs de ministères.
Tantôt dessous, tantôt dessus,
C'est la faveur ou la disgrace
Qui fait leurs sentimens et souvent leurs vertus,
Aboyés quand ils sont en place,
Aboyeurs quand ils n'y sont plus.

LE MÊME.

# COMPTE-RENDU

## DES TRAVAUX

DE

# LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE,

*Pendant le second semestre de* 1842,

PAR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

—

*Séance du* 18 *décembre* 1842.

---

Messieurs,

Je viens pour la vingt-cinquième fois vous présenter le compte-rendu des travaux de la Société Philotechnique. Que d'ouvrages sur lesquels j'ai dû appeler votre attention! Que de noms recommandables vous avez vus entrer parmi nous! Mais hélas! combien la mort en a rayé de notre tableau!

Elle a récemment frappé Jean-Victor Bertin, peintre de paysage, que la Société possédait depuis 1816, et dont, à notre séance publique

du mois de mai, nous vous avons encore cité les productions avec éloge.

Il avait acquis à l'école du célèbre Valenciennes le sentiment profond des beautés de la nature, considérée sous les aspects les plus propres à émouvoir celui qui la contemple. Un jour, l'élève ayant consacré de longues veilles à un tableau, le regardait comme achevé: « C'est bien ! » dit le maître; cependant il ne montrait pas une satisfaction assez vive, et aussitôt Bertin d'effacer et de recommencer son œuvre. Comment ne pas réussir, lorsqu'on exerce envers soi-même une justice si rigoureuse? Enfin il jugea deux de ses ouvrages susceptibles de figurer au Salon; mais il n'y avait aucun vide dans les parties consacrées à l'exposition; on les trouva si beaux qu'ils furent mis sur des chevalets, devant lesquels s'arrêtaient les connaisseurs; et, malgré sa modestie, Bertin dut croire que lui aussi était peintre!

Il alla en Italie, et en revint maître dans son art. Alors se succédèrent toutes les pages capitales qui lui assignèrent son rang. Il fonda l'école du paysage, la première, la seule même qui existât dans le monde. On lui décerna la grande médaille d'or, ensuite l'étoile de la Légion d'Honneur, et l'on décida que désormais, à l'Académie de Rome, une place serait destinée au paysage historique. Cette place fut presque

constamment occupée par les élèves qu'il formait avec des soins paternels, et auxquels il donnait à la fois le précepte et l'exemple.

Homme simple, excellent, sans ambition, on rencontrait Bertin plutôt dans l'atelier que sur le chemin de la fortune et des honneurs. Il relevait encore son talent par les plus aimables qualités du cœur : elles le rendent l'objet de nos regrets sincères, tandis que l'école française le revendique comme une de ses gloires.

Cette perte a été adoucie, Messieurs, par l'admission de six nouveaux confrères : l'un d'eux appartient à notre classe des sciences, quatre à celle des lettres, un à celle des beaux-arts.

Correspondant de l'Institut et membre de plusieurs sociétés académiques, M. le baron d'Hombres-Firmas a sollicité son agrégation en qualité d'associé-correspondant. Les ouvrages de ce savant ont trait à l'agronomie, à la botanique, à la météorologie et à l'étude de l'antiquité. L'auteur prouve qu'il sait joindre le coup d'œil de l'observateur à l'expérience du praticien, et qu'il possède à un même degré l'imagination fertile qu'exige la théorie et la judicieuse habileté que réclame la mise en œuvre. Un seul mot, Messieurs, vous fera comprendre tout le mérite des écrits de M. d'Hombres-Firmas : disciple des Linnée, des Lamarck, des

Humboldt, des Delambre, il égale parfois ses maîtres, et comme eux il a su arracher à la nature quelques-uns de ses secrets.

Les traditions de la Franche-Comté ont fourni à M. Demesmay, membre de la Chambre des députés, nombre de pièces tantôt graves, tantôt folâtres, toujours versifiées avec talent. Le volume qui les renferme nous a paru un titre plus que suffisant pour accorder à l'auteur le diplôme d'associé-correspondant.

La même faveur était méritée par M. Bourguin, juge de paix à Sedan, qui sait mêler la douceur des études poétiques au sérieux des fonctions du magistrat. Il s'est présenté à nous avec un recueil de *Fables*, où l'on trouve des sujets agréables et ingénieux, embellis de traits spirituels, et revêtus d'une poésie pure et facile. M. Bourguin est de plus auteur d'une *Flore* inédite du département des Ardennes.

Plusieurs compositions théâtrales, jouées à l'Odéon, étaient les titres de M. Camille Doucet à son admission comme membre-résident. L'action de ces pièces a de l'intérêt; les scènes offrent du mouvement, de la variété; elles sont liées avec art; le style a du naturel et de l'aisance; un nouveau et brillant succès vient d'accueillir sur ce théâtre *le Baron de la Fleur*, comédie du jeune écrivain; elle abonde en situations plaisantes, en vers pleins de verve et d'entrain.

Elève de Renault pour le dessin, M. Fauchery n'a jamais eu de maître pour la gravure, ce qui contribue à donner à sa manière plus d'originalité. Ses belles planches de *Valentine de Milan*, des portraits de MM. *de Ferres* et *Martinez de la Rosa*, du *Vœu à la Madone*, et récemment celle de la *Joconde* d'après Léonard de Vinci, lui ont valu des mentions honorables, la grande médaille d'or, et le désignaient d'avance pour la place que Bervic avait occupée dans nos rangs.

Déjà inscrit sur le tableau de l'Académie de Lyon, M. Charles de Massas nous a demandé le diplôme de membre résident. A l'appui de sa candidature il nous a remis plusieurs écrits relatifs à des questions d'économie politique et diverses compositions en vers, notamment un poème en quatre chants, intitulé ; *Les derniers jours de l'Empire.* Il y montre Napoléon exilé à l'île d'Elbe, ramenant bientôt ses aigles à travers la France, puis, après des succès signalés, tombant à Waterloo, enfin mourant captif sur le rocher de Sainte-Hélène. Cette œuvre présente dans toutes ses parties des beautés remarquables ; l'auteur y reproduit avec autant d'éclat que d'énergie, avec autant de grandeur que de patriotisme, les merveilles et les malheurs du second règne de Napoléon. Permettez-nous, Messieurs, de justifier nos louanges par une courte citation.

Quel est, se demande M. de Massas, quel est cet homme dont le front dépouillé de diadème est encore empreint de puissance et d'immortalité ?

« C'est, dit-il, celui que l'histoire,
» Vengeant des injures du sort,
» Couvre d'un arc-en-ciel de gloire
» Qui du Nil plonge aux mers du Nord.
» C'est lui, c'est le vainqueur d'Arcole,
» Du soldat éternelle idole,
» Tyran cher à la liberté,
» Qui, du pouvoir touchant la cime,
» De ses mains entr'ouvrit l'abîme
Où son char s'est précipité.

» Il est tombé ! Tout un vieux monde,
» Qu'un nouveau jour rajeunissait,
» Repoussa la clarté féconde
» De l'astre qui l'éblouissait.
» Il est tombé ! mais dans sa gloire,
» Nous laissant pleins de sa mémoire,
» Dieu banni du séjour des dieux,
» Qui, levant sa noble paupière,
» Du sein même de la poussière
» Mesure et menace les cieux ! »

Messieurs, des distinctions sont venues chercher plusieurs de nos collègues. M. Pariset a été nommé membre de l'Académie des sciences; M. Liadières, conseiller d'État; M. Philippe

Dupin, officier de la légion-d'honneur; M. Duval-Lecamus a été décoré de l'ordre de Léopold de Belgique, et M. Fauchery a obtenu une grande médaille d'or à l'exposition de Bruxelles.

Nous avions chargé M. Jullien (de Paris) de nous représenter auprès du congrès scientifique de Strasbourg, comme il l'avait déjà fait à ceux de Lyon et de Florence. Cette fois encore, on a voulu honorer en lui et son mérite personnel et la Société Philotechnique, en appelant notre confrère à la vice-présidence.

Nous ne pouvons vous rendre compte ici des opérations de cette assemblée, qui se composait de plus de mille personnes venues de divers points du globe, et qui a examiné un grand nombre de questions neuves et importantes. Mais nous ne devons point passer sous silence un fait qui montre l'influence heureuse que les lettres et les sciences sont appelées sans doute à exercer sur la politique dans un avenir prochain : c'est la manifestation vivement exprimée d'une sympathie mutuelle entre les nations française et allemande. « Resserrer encore l'u-
» nion intime de ces deux grands peuples, a-t-
» on dit, sera un événement propre à étendre le
» bienfait des lumières, et contribuera émi-
» nemment à la moralité, au maintien de la
» paix et au bonheur de l'Europe. » Ces sentimens nobles et vrais ne peuvent manquer de

trouver de l'écho parmi vous, Messieurs, comme ils en auront assurément dans le congrès scientifique de 1843, qui doit se réunir à Angers.

Après six ans d'un pénible labeur, M. Moreau de Jonnès a terminé la *Statistique générale de l'Agriculture du royaume*, ouvrage exécuté sous les auspices du gouvernement, et qui est unique en Europe. Cette œuvre immense a exigé le concours de cent mille collaborateurs, et les documens qui lui servent de base forment soixante-quinze mille pages de chiffres, qu'il a fallu resserrer en quatre volumes in-quarto. On y voit que la production agricole de la France, déterminée par communes, en quantités et en nature, constitue, année moyenne, une richesse de sept milliards de francs. Elle a presque triplé, depuis 1789, par les progrès de l'intelligence rurale, de l'activité du travail, de la meilleure répartition du sol, d'une civilisation plus avancée.

Il y a quelques années, un voyageur découvrit sur un mur en ruines, dans une ville de l'Asie mineure, une longue inscription pleine de chiffres. C'était un édit de l'empereur Dioclétien, rendu l'an 303 de notre ère, pour fixer le prix de la main d'œuvre agricole et industrielle, ainsi que celui de chaque objet de consommation.

était curieux de savoir ce qu'ils valaient il y

a quinze siècles, et de les comparer à ce qu'ils valent de nos jours. M. Moreau de Jonnès a exécuté cette recherche difficile, à la demande de l'illustre académicien Fourier, et avec le titre d'*Aperçu statistique sur la vie civile et l'économie domestique des Romains, au commencement du 4me siècle*.

C'est en fidèle observateur des règles classiques que M. le marquis de Larochefoucauld-Liancourt a composé la tragédie d'*Agrippine*. Le succès qu'elle a obtenu à l'Odéon, et que la reprise a reproduit, s'est répété à Lyon, et dans toutes les autres villes du Midi, où l'ont représentée les artistes du Second Théâtre-Français.

M. le comte Anatole de Montesquiou s'est montré le digne interprète de Pétrarque. Certes il y avait du courage à transporter dans notre poésie tous les sonnets de cet écrivain si pur, si élégant, si tendre, mais qui pèche peut-être un peu par la monotonie du style et la reproduction fréquente des images et des pensées.

Une deuxième édition du poème de *Napoléon en Russie* était vivement attendue; M. Bignan vient de la mettre au jour.

M. Albert Montémont publie un *Nouveau tableau de Paris*, présentant la topographie de cette capitale, ainsi qu'une revue générale de ses institutions et une description complète de ses monumens.

Le même écrivain a continué ses *Notices* sur les 86 départemens de la France, et a coopéré à la rédaction du *Bulletin de la Société de Géographie*, dont l'ancien président, l'illustre et infortuné Dumont-d'Urville, a donné à M. Montémont une preuve de profonde estime et de sincère attachement, en appelant de son nom des îles qu'il a découvertes dans son dernier voyage de circumnavigation; les îles Montémont dépendent du grand archipel de la Louisiade, au-delà de la Nouvelle Guinée et de la Nouvelle Hollande.

Nos marins ne contribuent pas seuls aux progrès des sciences : nos officiers des armées de terre y concourent puissamment aussi, en recueillant au loin tout ce qui peut éclairer l'intelligence humaine. M. le baron Roguet, colonel du 41e de ligne, transmet à notre Société le résultat des investigations auxquelles il se livre dans ses marches nombreuses à travers l'Algérie; nous avons reçu de lui les dessins de plusieurs inscriptions trouvées à deux lieues de Tekedempt, dans une localité qu'il croit être l'ancienne *Gadama castra* des Romains: : on y voit d'assez belles ruines, et des tombeaux antiques.

Nous devons à M. Vieillard des définitions littéraires *de la modestie* et *du mensonge*, une *Notice sur la châsse de Sainte-Geneviève*, et un fragment historique sur Louis XVI et Louis XVII.

M. Jullien (de Paris) qui s'occupe toujours avec sollicitude de l'instruction de la jeunesse, a donné une nouvelle édition de son *Cours complet d'éducation* d'après la méthode de Pestalozzi, et M. Bernard Jullien nous a fait connaître des dissertations détachées d'un *Cours de littérature au temps de l'Empire*.

Nos réunions ont puisé des attraits variés dans les stances, les scènes dramatiques, les épîtres de MM. Montémont, Vanderburck, François, barons de Talairat et de Stassart; dans les contes de MM. Roux de Rochelle, Charles Malo et baron Roger, les apologues de MM. Lavalette, Duvivier, Lorin et Ladoucette. Le recueil de ce dernier a été lu par nos braves dans les déserts d'Afrique, et plusieurs de ses compositions ont été traduites en langue arabe.

M. Viennet publie un volume de *Fables*, où l'esprit et la malice se joignent à la finesse de l'observation et à la vérité du trait. Quelques-unes ont été vivement applaudies dans nos solennités et dans celles de l'Institut.

Nos annuaires de 1840 et de 1841 contiennent les souvenirs de la Société Philotechnique pendant ses dix-neuf premières années, rédigés par l'archiviste; la physionomie et la prospérité de la compagnie dans le cours des vingt-neuf dernières années ont été retracées, pour l'Annuaire de 1843, par le secrétaire perpétuel.

M. Kalkbrenner, qui a beaucoup écrit depuis un an, vient de mettre au jour *douze nouvelles études pour le piano*. Il y cache sous des fleurs l'aridité trop ordinaire aux ouvrages de ce genre.

De son côté, M. Romagnesi, qui a obtenu dans la romance des succès multipliés, s'est livré récemment à des compositions plus sérieuses et fort utiles à l'éducation musicale de la jeunesse. Sous le titre d'*harmonion*, il a publié soixante chœurs, tour-à-tour religieux ou moraux, gais et gracieux, qui déjà sont adoptés par les écoles de chant et par les pensionnats.

M. Steuben a terminé, pour les galeries de Versailles, une répétition, avec addition considérable, de sa grande *bataille d'Ivry*, qui décore une salle du Louvre.

Les statues de la *Vierge* et de *Sainte-Cécile* occupent en ce moment le ciseau de M. Foyatier.

M. Gauthier, sous l'habile direction duquel viennent de s'achever la *Halle de Troyes* et l'*hospice de la reconnaissance à Garches*, a également mené à terme la façade de l'hospice de la Charité, à Paris.

Un grand nombre de Sociétés académiques, françaises et étrangères, Messieurs, nous ont envoyé des ouvrages qui concernent une notable partie des connaissances humaines. Nous leur en témoignons ici toute notre gratitude,

dont nous devons également offrir l'expression aux écrivains qui nous ont adressé leurs productions. Ces communications ont été dans nos séances l'objet de rapports intéressans. Nous avons surtout distingué un mémoire de M. Brière sur l'influence réciproque du symbolisme religieux et des arts d'imitation ; — une comédie, intitulée *le Veuvage*, où Mme Achille-Comte a su placer des aperçus ingénieux et délicats ; — de jolis *Contes en vers*, par Mme Caroline de Montigny ; — des *Leçons de prononciation française*, par M. de Roosmalen. Aumônier de Saint-Lazare, M. l'abbé Festas nous a fait hommage de la première des nouvelles morales qu'il destine à servir de lecture dans les prisons ; il les prend dans les classes et dans les mœurs des détenus sur lesquels il doit produire dès-lors une impression plus vive et plus durable. Il nous reste à vous signaler un *projet de loi sur la régence*, par madame Louise Dauriat, et une *Ode* de madame Fanny Denoix, sur la mort de M. le duc d'Orléans.

Vous le croirez facilement, Messieurs ; la Société Philotechnique ne pouvait rester insensible et muette à la perte d'un prince qui se montra toujours le protecteur zélé des lettres, des sciences et des arts, et qui, bien jeune encore, avait su prouver qu'il possédait à la fois, avec la bravoure et les connaissances militaires,

les qualités de l'homme politique, les vertus de l'honnête homme, le talent si difficile et si nécessaire en nos jours de rallier les esprits.

Le grand malheur que l'étranger a déploré, comme la France, a trouvé parmi nous des voix d'autant plus éloquentes qu'elles étaient inspirées par le cœur ; mais nul n'a parlé un langage plus digne que M. Léon Halévy dans son *Discours au Roi*. Sire, dit-il :

La France saluait en l'aîné de ta race
La loyale équité, l'intelligente audace,
L'héréditaire amour de nos droits reconquis,
Ce noble instinct du beau, que l'honneur aiguillonne....
Et le destin d'avance assignait la couronne
A l'élu du pays !

D'un règne sans orage acceptant la promesse,
Nous suivions, d'un œil fier, en sa mâle jeunesse,
Des royales vertus l'ardent noviciat !
En lui nous perdons tous un gage d'alliance ;
L'artiste, un protecteur ; le pauvre, une espérance,
Et l'armée, un soldat !

BARON DE LADOUCETTE,
Secrétaire perpétuel.

# LE PATÉ.

FABLE.

Dans la cuisine de leur maître
Un Chien avec un Chat volèrent un pâté.
Ils en devaient jouir par droit d'égalité :
Mais, chacun voulant plus, tous deux purent connaître
Qu'entre fripons la loyauté
Est un mot sans réalité.

Donc, ne s'accordant point au sujet du partage,
Le couple scélérat invoqua l'arbitrage
De certain Renard, fin matois,
Chaperonné docteur ès-lois,
Et connaissant au mieux la coutume et l'usage.
Devant cet aréopage
Nos plaideurs ayant porté
Le pâté,
Le juge demanda par quelle circonstance
Ce mets était venu dans leur possession :
Car fidèle aux devoirs de sa profession,
Il voulait éclairer surtout sa conscience !
« A grand'peine tantôt nous l'avons fabriqué, »
Répliquèrent soudain les deux larrons ensemble.
— « Il serait plus vrai, ce me semble,

» De dire que tantôt vous l'avez escroqué, »
Répartit le Renard, s'armant d'un front sévère :
« Et, messieurs, je prétends ici,
» Sur votre assertion, que je crois mensongère,
» Sans nul retard être éclairci.
» Or, cette croûte parfumée,
» Quelle chair, selon vous, cache-t-elle à mes yeux?
» — Le pigeon succulent, la perdrix embaumée,
» Et le faisan délicieux.
» — Fort bien! vérifions la chose.
» Voici d'abord trois ortolans,
» Qui n'étant ni pigeons, ni perdrix, ni faisans,
» Doivent être mis hors de cause.
(Aussitôt le rusé les croque à belles dents.)
» Puis ces deux cailleteaux, puis ces grives encore,
» Ne sont point au procès reçus intervenans.
(Et sans façon il les dévore.)
» — Mais il nous faut enfin le reste partager! »
S'écrie impatient l'un et l'autre complice.
« — Le reste, malheureux! osez-vous y songer,
» Quand sur vous j'aurais à venger
» Les droits de la morale et ceux de la justice,
» Que par un attentat vous venez d'outrager!
» Feu Salomon disait aux juges de son âge :
» Dépouillez le méchant qui prend le bien d'autrui.
» Salomon parlait comme un sage,
» Et je vais parler comme lui :
» La cour, considérant le vol et le dommage,
» De vos conclusions vous déboute aujourd'hui,

» Ordonne le dépôt des pièces à l'appui,
» Et des frais entre vous fait un égal partage. »

Petits escrocs, petits gérans,
Vous aussi, petits conquérans
Qui vous battez pour des provinces,
N'appelez dans vos différends
Ni de grands clercs, ni de grands princes :
Ce sont de fâcheux concurrens.

AUG. DUVIVIER.

# LES DEUX VOLUMES.

## FABLE.

Un Oison se formait une bibliothèque. —
A quoi bon ? — Je l'ignore. Enfin c'était son goût.
Bien des gens ont chez eux Aristote et Sénèque,
Et n'y comprennent rien du tout.
Sur les quais de la capitale
(D'Oisonville j'entends, ne faisons pas erreur),
Sans cesse on le voyait fouiller avec bonheur
Les monceaux de bouquins que maint libraire étale.
Deux volumes ensemble un jour frappent ses yeux :
L'un de vieux parchemin portait blanche tunique,
Chamarrée amplement d'une crasse classique ;
L'autre de moire et d'or se montrait radieux.
Le marchand exigeait même prix pour tous deux :
Mais le vieux parchemin cachait un La Fontaine,
Et la moire aux fleurs d'or ne recouvrait que moi.
Notre Oison se sentait en peine,
N'ayant juste d'argent chez soi
Que pour payer ou l'une ou l'autre emplette.
Le choix vous eût paru facile assurément.
L'insensé par l'éclat fut séduit sottement :
Il laisse le Bonhomme, et c'est moi qu'il achète !
Même, pour faire encor bêtise plus complète,
Des Oisons sur son tact il reçut compliment !

Ne nous moquons pas trop de sa mésaventure ;
Nous sommes bien souvent tout aussi fous que lui :
Juger l'homme à la couverture
N'est-il pas de mode aujourd'hui ?

LE MÊME.

# LES DEUX COQS.

FABLE.

Amis dès leur plus tendre enfance,
Et sultans d'une basse-cour,
Deux Coqs voyaient en paix s'écouler chaque jour :
Chose, de notre temps, fort peu commune en France !
Bannissant de leur cœur les désirs envieux,
De tout ils se faisaient volontaire partage :
Chez les Coqs ce n'est pas l'usage,
Mais ceux-ci s'entendaient au mieux.
Par malheur, un matin, la Discorde cruelle
Prit plaisir à troubler cette union si belle.
« Frère, dit l'un des Coqs, un bien m'est arrivé :
» Dans ce vieux pavillon dont l'issue est ouverte,
» D'un boisseau de bon grain j'ai fait la découverte ;
» Il vient par moi d'être trouvé.
» — Je t'invite, dit l'autre, à changer de langage,
» Car ce blé, j'en ai fait la trouvaille avant toi :
» *Le premier occupant*, c'est une loi fort sage,
» Et ton trésor, mon cher, il n'appartient qu'à moi.
» — Non pas! — Si fait ! — Non pas! — Il n'est qu'à moi, te
[ dis-je !»

Et nos Coqs, pris soudain de belliqueux vertige,
Des pattes et du bec s'escrimant au plus fort,
Dans leurs seins palpitans veulent porter la mort.
Autour d'eux se rassemble un cercle de poulettes,
Et leurs mères, hélas! que l'effroi rend muettes,
Tandis que les dindons excitent par leurs cris
La colère des deux athlètes.
On eût pu se croire à Paris...

L'un d'eux enfin succombe, et, fier de sa victoire,
L'autre court à ce grain qui lui coûte un ami;
Mais sur son front superbe où rayonnait la gloire
Sa crête sanglante a frémi:
« Mon blé! mon blé! dit-il; je veux qu'on me le rende!
» Qui l'a pris? qu'on le nomme, et je serai vengé!
» —Ton blé! répond quelqu'un: parbleu! belle demande!
» En riant du combat, les chapons l'ont mangé. »

Soyez sûrs qu'en tous lieux, royaume ou république,
Quand la soif du pouvoir divisera les grands,
Les chapons de la politique
S'engraisseront à leurs dépens.

Le même.

## EPITRE

A

## UN AMI QUI SE PLAIGNAIT DE VIEILLIR.

Sénèque, gorgé d'or, au mépris des richesses
Consacra, tu le sais, un livre trop fameux.
Philosophe rhéteur, je le croirais bien mieux,
Si, sur les indigens répandant ses largesses,
Il se fût soulagé d'un fardeau trop pesant.
Un Crésus moraliste est, pour moi, le gourmand
Prêchant, à tout propos, le jeûne et l'abstinence;
Et j'en connais plus d'un, à Rome comme en France.
Ah! puisque l'art d'écrire est un présent des dieux,
Que la vérité seule inspire le génie!
L'éloquent Cicéron voulait devenir vieux,
Lorsque de la vieillesse il fit l'apologie.
Sur le même sujet je voudrais m'essayer:
L'artiste sans emploi fait des tableaux d'étude;
Je me trouve en vacance... Eh bien! d'un plaidoyer
J'esquisse le croquis... c'est péché d'habitude.
Les luttes du palais exigent qu'on soit deux;
Tu tombes sous ma main, voilà donc mon affaire:
Dresse tes argumens et serrés et nombreux:
Pour le vaincre, je veux un habile adversaire.

Lorsque, dans ton manoir, ami, tu m'accueillis,
Je cherchai vainement, sur ton visage austère,
Cette franche gaîté, qu'on admirait naguère;
Et tu crus t'excuser, en disant : *Je vieillis.*
Ces deux mots, en effet, renferment bien des choses !
Des rides sur le front, des cheveux gris ou blancs,
Parfois l'oreille dure et les yeux moins brillans,
Sans parler, entre nous, d'autres métamorphoses.
Ce budget se présente avec maint déficit,
Il est vrai; mais peut-être est-ce aujourd'hui la mode.
Élèves tous les deux de l'ancienne méthode,
Répétons-nous tout bas : c'est un satisfecit.
En effet, tu connais ces préceptes du sage :
On est riche toujours, avec peu de besoins;
Souvent trop de fortune entraîne trop de soins;
Quand on a peu de biens, on en fait bon usage....
— Mais, dis-tu, ce n'est là qu'un langage banal;
Des mots pour des raisons; au palais, passe encore...
— Un peu de patience; et dans mon arsenal,
Je trouverai des traits dont l'atteinte dévore.

Tu conviendras, d'abord, que pour tous les vieillards,
Ces symptômes fâcheux ne marchent pas ensemble :
Chez l'un, jamais la main plus que le cœur ne tremble;
D'autres gardent encor le feu de leurs regards :
Il en est, dont la riche et noble chevelure
Décorerait le chef des jouvenceaux galans;
Enfin, j'en ai connu qui n'ont l'oreille dure,
Que pour ne pas ouïr les sots et les méchans.

Admettons, toutefois, car ma thèse est trop belle
Pour ne pas consentir à des concessions,
Des fâcheux accidens la longue kirielle !
Qu'en doit-il résulter?... de bonne foi, voyons.

Le temps chez un vieillard a dépouillé la nuque;
S'il craint le froid, il peut se donner la perruque :
Si son front reste nu, qui le plaint aujourd'hui,
Quand Socrate et saint Pierre ont été comme lui?
J'eus toujours du respect pour une tête antique :
Nous vîmes tour à tour les Français, les Anglais,
A trente ans, adopter la perruque classique,
Et devenir ainsi vieillards à peu de frais.

Dans le monde parfois, quand on prend la parole,
On a peur de l'user; car l'on parle si bas,
Que l'oreille du vieux bien souvent n'entend pas :
Mais est-ce un grand malheur ? faut-il qu'il s'en désole ?
Tu n'oses l'affirmer : l'un est pédant et lourd;
L'autre, d'un air sournois, calomnie à la ronde.
Hélas ! pour qui connait ce jargon du grand monde,
Il vaudrait beaucoup mieux être tout-à-fait sourd;
Et puis, quand le vieillard rentre dans sa retraite,
Des fatigues du jour il sait se reposer !
Avec Pascal, Montaigne, il a son tête à tête :
Ce sont de vieux amis, toujours prêts à causer.

La soixantaine approche, et je suis moins ingambe
Qu'à l'âge de vingt ans; je le sais, mais enfin,
Je me dis : à quoi sert une trop bonne jambe,

Alors que, devant nous, s'offre un si court chemin?
Armé de pied en cap, pour les grandes batailles,
Le soldat ne l'est plus, pour les jours de repos:
Jadis, je promenais de Paris à Versailles;
Et maintenant, je fais le tour de mon enclos.
Du plus au moins, voilà toute la différence.
Niveler ses moyens, ses besoins, son désir,
Est, par le temps qui court, une rare science;
C'est celle-là surtout que je veux acquérir.

Hélas! il le faut bien, j'aborde tout de suite
Le sujet sur lequel on glose le vieillard:
Sur l'Aurore et Titon, même sur Amphitrite,
De tout temps, on a fait quelque mauvais brocard.
Les plaisirs de l'amour sont le lot du jeune âge,
Répète-t-on sans cesse; et Cassandre fait peur,
Lorsqu'avec Colombine il joue au séducteur.
A mes yeux, mon ami, cette règle est bien sage:
Écoute-moi, pourtant, toi qui vois tout en noir.
Pour fléchir les rigueurs de la belle Fulvie,
Tu lui promis amour et pour toute la vie;
Dès-lors, pourquoi veux-tu qu'il meure avant le soir?
Dieu nous l'a dit, aimer ne fut jamais un crime.
Brûlant, quand de nos jours il remplit la moitié,
L'amour, en vieillissant, a changé de régime,
Et nous console encor, sous le nom d'amitié.

Des pertes du vieillard pourquoi grossir la somme?
En les appréciant à leur juste valeur,

Ami, reconnaissons qu'un vieillard est un homme,
Tant que dans sa poitrine il sent battre son cœur.

Mais puisque j'ai tant fait que d'entrer en campagne,
Tu me proclameras un vainqueur généreux :
Tu tremblais de vieillir ; apprends donc ce qu'on gagne
Quand on a soixante ans ; et sois fier d'être vieux.

Avec un vif désir d'acquérir la science,
Que nous faut-il ? du temps ; c'est notre maître à tous.
De ce maître, un vieillard a pu, bien mieux que vous,
Jeunes gens, avec fruit recevoir l'assistance.
Semons, dès le matin, pour recueillir le soir....
En vain de vils flatteurs cherchent à vous surprendre ;
Grands hommes de vingt ans, il faut encor apprendre ;
Ce n'est qu'en vieillissant qu'on commence à savoir.

L'expérience aussi du temps est la compagne ;
De l'austère vieillard elle guide les pas :
Imprudent voyageur, qui gravis la montagne,
Où chercher ton chemin ? tu ne le connais pas.
Un torrent gronde, au bas de ce penchant rapide ;
Plus loin, un précipice est caché sous les fleurs ;
La montagne est la vie... aux jeunes voyageurs,
Le ciel a réservé la vieillesse pour guide.

Savoir, expérience ; oui, voilà le trésor,
Qu'autour de lui toujours le vieillard peut répandre ;
Thalès, Platon, Socrate et bien d'autres encor
Furent plus honorés que le grand Alexandre.

Ils le seraient, peut-être, un peu moins aujourd'hui;
Alors que le succès doit couronner l'audace,
Des plus sages conseils aisément on se passe;
Qu'à son tour le vieillard recueille donc pour lui!

Si nous calculons bien, sa part est la meilleure.
Jeune, on est tourmenté par d'incessans désirs;
On est pauvre, avec l'or qui s'accroît d'heure en heure;
Vieux, toute la richesse est dans les souvenirs;
Et quand on vécut bien, cette mine est féconde.
Au lointain, le collége, avec ses prix d'honneur,
Une mère, versant des larmes de bonheur,
Triomphe le plus doux que nous offre le monde!
Au plan plus rapproché, c'est le premier début,
Qu'à vingt ans, plein d'ardeur, on fit dans sa carrière;
Alors, dans l'avenir, voyant un noble but,
On ne tournait jamais ses regards en arrière;
Mais on accumulait déjà, pour ses vieux ans,
Au lieu d'or et d'argent, les seuls biens de l'avare,
Ces trésors, dont jamais l'homme ne se sépare,
De nobles actions, des vertus, des talens.
Trop heureux le vieillard, qui, résumant sa vie,
A lui-même se dit: « Je n'en repousse rien;
» Jamais je n'éprouvai les tourmens de l'envie,
» J'obtins quelques succès, et fis un peu de bien;
» Nul ne peut m'effrayer, quand Dieu me dit: Espère...
» Avec calme, j'attends le terme de mes jours. »
Celui qui se promet une longue carrière,
Certes, ne tiendrait pas un semblable discours.

Cet instant solennel, que tout jeune on redoute,
N'est pas, pour le vieillard, un sujet de terreur :
C'est le repos, après une pénible route,
Ou plutôt, le passage en un monde meilleur.
S'il perdit ses amis et sa vieille compagne,
Un saint espoir lui dit qu'ils l'attendent là haut ;
Jusqu'au champ du repos si l'un d'eux l'accompagne,
Il est déjà bien vieux, et le joindra bientôt.

Mais, je m'arrête, ami ; car tu te rends, je pense ;
Être honoré de tous, et dans sa conscience
Jouir de ses travaux, comme de ses bienfaits,
Vivre exempt de remords, et puis mourir en paix,
D'un honnête vieillard, tel est l'heureux partage.
Qui pourrait de son sort ne pas être envieux ?
Ne nous affligeons plus désormais de notre âge ;
Et nous aurons bientôt le bonheur d'être vieux.

COFFINIÈRES.

## DE L'EXAGÉRATION DANS LES ARTS.

Chacun ici connaît le *vingt-et-un*, ce beau jeu où l'esprit se déploie, et qui partage avec l'oie et le loto l'honneur d'amuser, dans les longues soirées, nos enfans et leurs grand'-mères. Quoique *vingt-et-un* y soit le point par excellence, on peut gagner à vingt, à dix-neuf, à dix-huit, à moins encore; mais que, par malheur, on amène un seul point de trop, qu'on tire seulement vingt-deux, plus de chance; on *crève*, et tout est dit. Il n'en est pas autrement dans les arts : là aussi, passer la mesure est le plus sûr moyen de tout gâter; là aussi, la faiblesse et l'insuffisance sont moins à fuir encore que l'exagération. En deçà du *maximum* d'effet que l'art peut atteindre, dans les limites du vrai et du beau, il est encore des effets à produire et des succès à espérer. Le spectateur intelligent et sensible complète en lui-même l'expression que vous avez laissée imparfaite; il n'est pas aussi ému qu'il pourrait l'être, mais enfin il est ému, tandis que l'exagération le rassasie et le révolte. En fait d'art comme en fait d'hygiène, la diète affaiblit moins que l'indigestion.

Et pourtant, de tous côtés on se précipite

dans l'exagération. Regardez dans le monde artiste ; c'est à qui sera plus outré, à qui s'éloignera plus de la nature. Pourquoi ? C'est que la plupart ont plus de prétentions que de véritable sensibilité, plus d'envie d'être loués que d'intelligence de ce qui est louable. On veut produire de l'effet à tout prix ; chacun veut aller au-delà de ce que comportent son genre, son sujet, ses moyens. Plus de nuances, plus de demi-teintes, plus de proportions ; partout et toujours le superlatif. Dans les salons, on vous chante une romance comme on pourrait faire une scène de grand opéra. Au théâtre, on vous joue un vaudeville un peu touchant, du ton de la tragédie, voire même du mélodrame. Ce compositeur fait gronder le trombone et l'ophicléide dans une ouverture d'opéra-comique, et accompagne une chanson avec la timbale et la trompette ; ces acteurs d'Italie se donnent des convulsions dans le finale d'un drame pastoral. Faut-il dire : *vous m'affligez ?* votre accent dit : *tu m'arraches le cœur. — Vous me serrez les doigts* se hurle du même ton qu'*au meurtre ! on m'assassine !* partout des athlètes qui se raidissent les muscles pour lever un paquet de plumes : partout l'homme de La Fontaine, qui, pour tuer un insecte, emprunte aux dieux leur foudre et leur massue.

J'ai voulu rechercher les causes de cette ten-

dance à l'extrême en tout genre, et il m'a semblé qu'on pouvait distinguer trois sortes d'exagérations. La première est la plus excusable : c'est celle de l'artiste jeune et sensible, que l'expérience n'a point encore éclairé. Il ne connaît pas les nuances des passions, les convenances des situations diverses ; il confond tout, et son ardeur, qui brûle de s'épancher, se dépense tout entière en toute occasion. A ce mal, il y a du remède; car, sous cette erreur, il y a un fonds de vérité. Si l'artiste n'est pas vrai, du moins il est sincère ; l'émotion qu'il exprime, il la sent. Il dit plus qu'il ne doit dire, mais il croit ce qu'il dit. Avec celui-là, sachons attendre ; peut-être y a-t-il en lui de l'avenir ; peut-être l'âge et l'étude, sans lui ravir ses riches facultés, sauront en éclairer et en régler l'usage. Lekain, Clairon, Talma ont commencé par être outrés ; ils ont fini par être sublimes.

Il est une seconde espèce d'exagération plus commune et plus fâcheuse, qui n'offre ni les mêmes compensations, ni les mêmes ressources. C'est celle de la médiocrité froide et impuissante, qui voudrait exprimer quelque chose, et qui ne sent rien. Elle fait trop, faute de savoir faire assez; elle dépasse le but, parce qu'elle ne l'aperçoit pas. De celle-là, nous en avons par dessus les yeux : mais qu'y faire ? elle est incurable. On

ne se donne pas du goût, de l'intelligence et de l'ame; n'en parlons donc plus.

Reste la troisième, pour laquelle on ne saurait être, à mon sens, trop sévère. C'est celle de quelques artistes de talent, qui, pour flatter la partie grossière de leur public, s'enflent outre mesure, et corrompent par là les belles facultés que le ciel leur avait départies. Pourquoi cet écrivain, que la nature avait fait tendre et gracieux, se condamne-t-il à être forcé, bizarre et gigantesque? Pourquoi cet excellent chanteur, qui me charme quand il veut bien être lui-même, gâte-t-il à plaisir sa voix pure et moelleuse à lutter de bruit avec son camarade, dont le timbre est formidable? Hélas! pour être applaudis des sots, c'est-à-dire du grand nombre. Car, il faut bien l'avouer, dans tout public, même dans le plus choisi, les bons juges sont rares. Partout se trouvent en nombre ces natures béotiennes, aux organes d'acier, qu'on ne remue qu'avec du canon. Ce sont ces gens-là qui trouvaient Racine faible et Raphael mou, qui mettaient l'auteur d'*Atrée* au-dessus de l'auteur de *Zaïre*, et qu'on voit aujourd'hui préférer aux mélodies de *Guillaume-Tell* l'assourdissante mélopée de quelque chef-d'œuvre infernal. Ce sont eux qui, naguères, en écoutant la plus parfaite de nos cantatrices, vous di-

saient dédaigneusement : *elle est bien froide!* sans se douter, pauvres gens, que c'étaient eux qui étaient *bien froids*. Malheureusement, plusieurs n'ont pas le courage de préférer aux applaudissemens du vulgaire le suffrage quelquefois moins retentissant du public éclairé. De bons qu'ils pourraient être, ils se font mauvais pour plaire aux gens de mauvais goût. Point d'indulgence pour ce genre d'écarts. L'erreur est ici volontaire et calculée ; puis, elle est de dangereux exemple ; et de plus, elle profane et dégrade une chose sacrée, le talent.

L'exagération, il faut aussi le reconnaître, est la maladie des sociétés qui vieillissent. On le conçoit. Quand l'art a passé par tous les degrés de l'expression vraie, les artistes n'ont plus qu'un moyen d'enchérir sur leurs devanciers ; c'est d'aller au-delà du vrai. Les uns avaient touché la limite ; les autres, pour aller plus loin, sont obligés de la franchir. De son côté, le public se blase. C'est un convive à la fin du repas : tout lui paraît fade s'il n'est rudement assaisonné.

De ce penchant du siècle à l'exagération est né le *genre violent*, autre sorte d'excès, et de tous, peut-être, le plus contraire au but que l'art doit se proposer.

Le but des beaux-arts (j'ai quelque honte d'avoir à le rappeler) est de nous donner des jouissan-

ces. Ils ont été créés pour nous reposer des fatigues de la vie, pour nous consoler de ses peines. Ce que nous leur demandons, ce sont quelques instans de bonheur, d'enchantement, de douce illusion dans notre carrière agitée et laborieuse. Les impressions qu'ils nous causent ne doivent donc pas dépasser une certaine mesure ; il faut qu'elles s'arrêtent au point où elles cesseraient d'être un plaisir. Lorsqu'Aristote enseignait que le théâtre doit exciter en nous des impressions purgées de ce qu'elles auraient de trop amer dans la vie réelle, il posait le vrai fondement de la théorie des arts. Rien de plus facile que de produire des émotions fortes : sous ce rapport, les procès-verbaux du supplice de Damiens ou de la question donnée à Ravaillac laissent bien loin derrière eux toutes les inventions de nos artistes. Mais ce ne sont pas ces émotions-là que je demande à l'art. Si je vais voir un tableau, ce n'est pas pour être affecté comme je le serais en entrant à l'amphithéâtre de dissection : si je loue une place au théâtre, ce n'est pas pour sentir ce que je sentirais en regardant faire l'opération de la pierre. En un mot, j'aime le feu qui m'échauffe; je hais le feu qui me brûle : je savoure le breuvage qui chatouille ou pique mon palais; je rejette la liqueur corrosive qui m'emporte la bouche.

Ceci me remet en mémoire la mésaventure d'un mien ami de province. Il aimait les arts avec passion ; mais, vivant à la campagne, à deux cents lieues de Paris, dans un canton fort arriéré sous plus d'un rapport, il éprouvait le besoin de revoir la capitale pour s'y remettre au courant des belles choses. Toute la route, il ne cessa de se remémorer tout ce que les anciens et les modernes ont écrit de plus magnifique à l'honneur des lettres et des arts. C'est le charme de la vie, la consolation de nos souffrances, le ressort qui remonte notre ame abattue ou flétrie. Ils nous bercent d'illusions aimables, flattent délicieusement notre imagination, adoucissent nos penchans et nos mœurs. Leur attrait embellit nos loisirs, repose nos fatigues, apaise nos chagrins, égaie nos ennuis, tempère nos douleurs. Ils veillent, ils voyagent avec nous ; ils peuplent notre solitude, ils dorent nos songes et sourient à notre réveil. Plein de ces idées, notre provincial débarque, et, sans perdre de temps, veut se délasser du voyage, en lisant, au coin d'un bon feu, quelque roman d'élite ; car vous pensez bien qu'il arrivait peu de romans nouveaux dans son désert. Le voilà chez le libraire, auquel il demande ce qu'il a de mieux. « Prenez, dit le marchand, ces » deux volumes ; vous m'en direz des nouvel- » les. C'est l'aventure d'une belle et pure jeune

» fille, qui donne rendez-vous à un officier en des » lieux qu'on ne nomme pas. Un prêtre, jaloux » de l'officier, dénonce la jeune fille comme sor- » cière. On la met à la question : les tourmens » lui arrachent l'aveu d'un crime qu'elle n'a pas » commis, et on la pend. C'est une agréable his- » toire. »

« — N'auriez-vous pas quelque autre chose ? » demanda mon ami. — Oh ! que si fait ! voici » les actes d'un fidèle serviteur qui empoisonne » successivement toute une famille innocente, » et auquel, pour sa peine, l'Académie décerne » un prix de vertu. — Et puis ? — Ceci, c'est » un seigneur accusé de conspiration, à qui des » bourreaux brisent les os et brûlent les deux » mains, et qui ensuite écrit le tout à sa fille » dans le plus grand détail, pour le divertisse- » ment du lecteur. » Mon voyageur passa ainsi en revue toute la boutique du libraire, et sa conclusion fut de ne pas lire de roman, ce soir-là. « J'irai, dit-il, au spectacle. Le théâtre est » une des gloires de la France. Je rirai fran- » chement avec quelque nouveau Molière, ou » je serai délicieusement attendri par quelque » héritier de Racine. » Au premier acte, il n'entendit parler que de meurtre et de poison ; au second acte, le héros de la pièce fut empoisonné ; au troisième, on apporta sur la scène une demi-douzaine de cercueils, et on chanta

l'office des morts. Mon pauvre ami crut avoir le cauchemar, et tandis qu'il s'agitait pour s'éveiller, il entendit que la mère empoisonnait son fils, que le fils voulait égorger sa mère, et par amendement se contentait de la maudire. Il sortit avec la migraine, dormit mal, fit des rêves épouvantables, et fut malade une partie du jour suivant.

« Voilà, se disait-il, une étrange façon de s'a-
» muser ! Si ceux qui composent de pareils
» divertissemens sont, comme on le dit, des
» hommes de talent, il faut avouer que voilà
» du talent barbarement employé. Au demeu-
» rant, si la littérature m'a rendu malade, la
» peinture va me remettre. La peinture est
» calme et reposée de sa nature : c'est le beau
» traduit sur la toile. Voyez Titien, Raphael,
» Guido Reni! que de douceur et de charme!
» quel heureux choix d'images ! quelle suavité
» d'expression ! » — Tout en raisonnant de la sorte, mon homme s'acheminait au salon. Il perce la foule, il monte, et la première toile qui frappe ses regards lui montre un malheureux subissant la torture dans les cachots de l'inquisition. Lui, de fermer les yeux et de s'éloigner vite ; mais c'est pour voir deux pas plus loin, dans une barque, des malheureux perdus sur l'océan, affamés et prêts à s'entre-dévorer. « Qu'est ceci ? s'écria-t-il ; les cercueils

» d'hier étaient une noce à côté des peintures
» d'aujourd'hui. Hâtons-nous de chasser ces
» effroyables images; courons à l'Opéra. L'har-
» monie est mère des douces sensations; au-
» trement elle ne serait plus l'harmonie ; c'est
» le baume qui va me guérir de ma comédie et
» de mon salon. » Cela dit, il prend place dans une stalle, prêt à bien écouter. Pendant assez longtemps, il ne sut trop ce qu'il entendait. Des gens criaient et s'agitaient sur la scène ; mais cela ne ressemblait point à du chant : il se faisait beaucoup de bruit dans l'orchestre ; mais cela ne ressemblait point à de l'harmonie. Mon homme prenait patience toutefois, espérant qu'enfin la musique allait commencer, quand tout à coup éclatèrent trois décharges d'arquebuses. A cette musique d'un nouveau genre, le pauvre diable s'enfuit en se bouchant les oreilles, et courut vitement reprendre la diligence.

Je n'ai pas appris, jusqu'à présent, qu'il soit revenu encore à Paris.

Vous avez beau faire, messieurs les fabricans d'émotions violentes ; je sais, dans votre genre, un artiste que vous n'égalerez jamais ; qui, sans efforts, sans recherches, sans combinaisons laborieuses, ne manque pas une fois de produire sur son public une impression profonde ; qui compte ses représentations par des succès ; toujours sûr d'attirer la foule, toujours sûr de rem-

plir l'attente qu'il a fait naître, et tout cela, sans annonces à trente sous la ligne, sans réclames, sans billets donnés, sans claqueurs, sans amis au parterre, sans feuilletons officieux; qui ne recherche personne, et que tout le monde connait : dont le nom seul fait frémir, dont la présence apporte l'épouvante. Cet artiste, ce maître, ce prodige, c'est..... c'est le bourreau.

St.-A. Berville.

# DIALOGUE SATIRIQUE

ENTRE

## UN PROVINCIAL ET UN PARISIEN,

DANS UN BAL DE PARIS.

---

LE PROVINCIAL.

Étranger introduit par votre complaisance,
Je ne trouve, en ce bal, aucune connaissance.
Comme au salon du Louvre, à la porte il faudrait
Pouvoir, pour ses vingt sous, acheter un livret
Qui nous mît au courant sur toutes les figures
Qu'on expose en ces lieux, comme autant de peintures.

LE PARISIEN.

Je vois votre embarras; et je veux à grands traits
Expliquer, pour vous seul, plusieurs de ces portraits.
Le maître de céans est un vieux militaire,
Qui, fatigué des maux supportés à la guerre,
Veut jouir de la paix dans son intérieur.
Pour mieux y parvenir, il cède de bon cœur
Tout pouvoir à sa femme, et madame est heureuse.
Redoutez-la, mon cher, c'est une marieuse!
Pour peu qu'au célibat vous soyez opposé,
Par elle vous serez pour mari proposé.

Elle a toujours en main quelque beauté touchante,
Dont le sein virginal et de qui l'ame aimante
N'attendent plus que vous pour connaître l'amour.
Vous serez sermonné, caressé chaque jour,
Puis enfin enlacé par la fine commère,
Et poussé doucement devant monsieur le maire.
Vous scellerez d'un *oui* cette belle union,
Sauf à plaider plus tard en séparation.

LE PROVINCIAL.

Ne me direz-vous rien de cette pauvre face,
Semblable à ces dessins dont le crayon s'efface ?

LE PARISIEN.

Le type en est commun, mais il est curieux.
Jeune homme ci-devant et séducteur goutteux,
Dans un salon toujours avant qu'il se présente,
A l'antichambre il a cajolé la servante.
Par tout regard de femme il se croit provoqué,
Quand ce regard de lui seulement s'est moqué.
Il fume, et le tabac lui donne la migraine.
Il danse, et puis après, pendant une semaine,
Il gardera le lit pour guérir ses douleurs.
Voilà comment ce fou, dans ses tristes erreurs,
Bien puni des plaisirs qu'il vole à la jeunesse,
Sans jouir du respect qu'inspire la vieillesse,
Parcourt incessamment un cercle vicieux,
Ici beaucoup trop jeune, et là beaucoup trop vieux.

LE PROVINCIAL.

Ce jeune homme bien mis, de figure gentille ?

LE PARISIEN.

Est un étudiant, fléau de sa famille.
Au jeu de l'écarté, sa moindre passion,
Il vient de perdre ici toute la pension
Qu'en se gênant beaucoup lui fit passer son père.
Pour réparer ce tort d'une tête légère,
A courir la grisette il va passer l'été.

LE PROVINCIAL.

Voilà comme on devient une capacité !

LE PARISIEN.

Voici la vieille fille à l'éternel sourire ;
Son regard fatigué ne semble-t-il pas dire :
« Dépêchez-vous, Messieurs ; j'ai plus de vingt-cinq ans.
» Je maigris quand ma dot peut plaire à tant de gens !
» Je sais peindre et broder, faire de la musique,
» Je pourrais égayer le bonheur domestique ;
» Et mon époux de moi s'applaudira bientôt,
» Surtout si mon cousin ne lui déplaît pas trop. »

LE PROVINCIAL.

Ce quidam qui là bas se donne un air de prince,
Et représente au mieux l'important de province,
Quel est-il ?

LE PARISIEN.

Parlez bas. Un de nos députés,
Ami de notre gloire et de nos libertés,
Galant homme en tout point, par le seul ridicule
Il peut de la satire éveiller la férule.

Plein d'une vanité poussée un peu trop loin,
Il croit que de lui seul le pays a besoin.
Il ne sait cependant ni parler, ni se taire,
Et pourrait se nommer zéro parlementaire,
S'il n'eût, durant le cours de quatre sessions,
De tous ses électeurs fait les commissions.

LE PROVINCIAL.

Votre coup de pinceau me semble un peu caustique.
Ne nous occupons plus, mon cher, de politique.

LE PARISIEN.

J'y consens. Regardez près de vous, dans ce coin,
Combien cette maman de sa fille prend soin,
Comme elle fait bouffer la robe si parfaite
Qui donne des appas à sa maigre fillette,
Puis mêle avec des fleurs des cheveux achetés !
Mais, lorsque la pauvrette, en ses airs empruntés,
N'ose encore lever sa timide prunelle,
Sa mère à tous venans fait les yeux doux pour elle.
Pour prix de tant de peine, en son ame espérant...

LE PROVINCIAL.

Se défaire plus tôt de cette *chère enfant.*

LE PARISIEN.

Voyez le protecteur des bons actionnaires,
Dont il fait dès longtemps ses banquiers ordinaires.
Sa figure avinée annonce un bon vivant.
De tous nos *coulissiers* le plus entreprenant,
Il spécule, selon la moderne coutume,

Aujourd'hui sur le fer, demain sur le bitume;
Vous vend ce qu'il n'a pas, achète sans argent
Ou du pavé de bois, ou du *quatre pour cent.*
Heureux si quelque jour sa conduite indiscrète
Ne le mène plus loin qu'à la prison pour dette !
Car, entre nous soit dit, quelqu'un m'a raconté
Qu'il montre parfois plus que de l'habileté.

LE PROVINCIAL.

J'entends, c'est un cousin du grand *Robert-Macaire.*
Je l'aurais pris d'abord pour un certain notaire...

LE PARISIEN.

Non. Ceux qu'on voit ici sont tous d'honnêtes gens.
Ils n'abusent jamais des fonds de leurs cliens,
Pour afficher du luxe et jouer à la Bourse.
A pied, quand il le faut, sachant faire une course,
Ils ne conduisent pas d'insolens tilburys,
Pour mieux éclabousser leurs dupes dans Paris.

LE PROVINCIAL.

Des familles ainsi l'on obtient le suffrage.
Taisez-vous un moment; je devine, je gage,
Que cet homme qui tient en écharpe son bras,
Et qui n'a plus qu'un œil, fut un de ces soldats
Que l'on voyait jadis au sein de notre armée
Porter du nom français si loin la renommée.
Dites-moi seulement les campagnes qu'il fit.

LE PARISIEN.

Je vous dirai, mon cher, les journaux qu'il écrit.

Il faut que vous sachiez que, sur vingt duellistes,
Il se rencontre au moins quatorze journalistes,
Tant aujourd'hui la presse est douce en ses débats !
Sans servir le pays, plus d'un de ces combats
Frappe d'honnêtes gens d'une atteinte mortelle.

LE PROVINCIAL.

On ferait beaucoup mieux, laissant toute querelle,
De réserver l'épée endormie au fourreau
Pour défendre la France en un péril nouveau.

LE PARISIEN.

Tenez-vous bien, voilà notre grande coquette.
Voyez qu'elle a d'attraits, et comme elle est bien faite !
Quel élégant corsage !

LE PROVINCIAL.

Ou plutôt quel corset !

LE PARISIEN.

A-t-on jamais voulu produire plus d'effet ?
Attaquant sans choisir les hommes à la ronde,
Son œil est un soleil qui luit pour tout le monde.
Elle allume, elle attise à la fois mille feux,
Quand la glace est au fond de son cœur vaniteux.
Pour moi, je m'en amuse et je la vois sans trouble ;
Le plaisir que j'y prends par son dépit se double,
Et tandis qu'elle veut captiver mon amour,
Je ne suis pas plus qu'elle amoureux à mon tour.

LE PROVINCIAL.

Quel est ce gros monsieur frappé de somnolence ?

LE PARISIEN.

C'est un juge, il se croit encore à l'audience.

LE PROVINCIAL.

Et cet homme barbu comme les capucins?

LE PARISIEN.

C'est un peintre d'histoire, un artiste à tous crins;
Il prouve en ces tableaux où chacun voit des taches,
Qu'on n'a pas du talent comme on a des moustaches.
Voici venir un digne académicien.

LE PROVINCIAL.

Comment le nommez-vous, et qu'a-t-il écrit?

LE PARISIEN.

Rien.

Au dortoir des quarante enfin il se repose
De n'avoir jamais fait ni de vers ni de prose.

LE PROVINCIAL.

Vers la porte quel est cet autre original,
Qui, venant d'arriver, quitte déjà le bal?

LE PARISIEN.

Une ombre de ministre, une ancienne excellence.
Comme on l'a fait sauter, il n'aime plus la danse.

LE PROVINCIAL.

Passons à ce monsieur derrière vous rangé,
Dont l'air distrait et froid, dont l'habit négligé
Ne nous indiquent pas un amateur de fêtes.

LE PARISIEN.

C'est, parmi nos savans, une des fortes têtes.
Il consacre sa vie aux petits animaux ;
Sur les moindres cirons il fait de grands travaux ;
A tout quitter pour eux souvent il se délecte,
Et si sa femme, un jour, se changeait en insecte,
D'elle il pourrait enfin devenir amoureux.
La dame s'en console, a-t-on dit, de son mieux,
Et, comme en son logis l'on s'occupe peu d'elle,
Elle étudie ailleurs l'histoire naturelle.

LE PROVINCIAL.

De cette façon-là tout le monde est content.
Connaissez-vous ce brun dont le verbe éclatant
Lance des calembours et d'autres fariboles ?

LE PARISIEN.

Oui, c'est un avocat, un marchand de paroles,
Qu'en robe noire on voit parmi les plus connus,
Dans cet endroit nommé *Salle des pas perdus*.
Il fait des plaidoyers remplis de belles choses,
Et perd avec talent la plupart de ses causes.
On l'estime au Palais, il pourra réussir.
De nos jours tout bavard est sûr de l'avenir.
Celui-ci deviendra gendre d'un personnage,
Et quand de ce beau-père il aura l'héritage,
Il sera de plein droit éligible, électeur,
Et pourquoi pas après grave législateur ?
Il est adroit et souple ; en plus d'une rencontre,
Sa phrase plaiderait et le pour et le contre.

A quelque ministère un jour il parviendra ;
Pour notre France, ami, quel bonheur ce sera
D'avoir un avocat de plus dans ses affaires !
Tout ira bien alors. Plus d'émeutes, de guerres.
Les partis, étonnés de leurs dissentimens,
S'embrassent à l'envi dans ces heureux momens.
On met aussi d'accord et canne et betterave,
Au commerce des mers on ôte cette entrave,
Et bannissant enfin tout ignoble trafic,
Pour laisser régner seul l'amour du bien public,
On extirpe à jamais l'abus de nos finances !

LE PROVINCIAL.

D'ici là nous pouvons danser des contredanses.

LE PARISIEN.

Dansons ; sur d'autres gens que l'on rencontre ici
Je pourrai vous instruire une autre fois.

LE PROVINCIAL.

Merci !

CH. DESAINS.

# LA RIVIÈRE.

## FABLE.

L'histoire des deux flots au souvenir des Vosges
M'amène naturellement;
Vous m'avez entendu sur ce pays charmant
Répéter de justes éloges.
Trois printemps sont passés; Adèle, un beau matin,
Y suivait au hasard et d'un pas incertain
Le sentier traversant une vaste bruyère
Où se jouait une rivière.
Bientôt dans sa libre carrière
L'onde en deux bras se divisait.
De rocher en rocher, de cascade en cascade,
Tel qu'un torrent sans frein, l'un se précipitait;
De l'autre l'aimable naïade
Dans les guérets féconds promène en paix ses eaux,
Où voguent de légers bateaux;
Et cependant sa bienfaisance
Du soleil secondant l'ardeur
Dans les près répand l'abondance;
Nul obstacle en son cours; tout pour elle est douceur.

(1) Cette fable doit venir après celle *des Flots*, la première du cinquième livre du recueil que l'auteur a publié en 1842, chez Dauvin et Fontaine.

12.

On aperçoit à peine à sa surface
D'une ride glisser la fugitive trace.
D'un esprit sage et d'un bon cœur
Adèle en son cristal voit réfléter l'image;
Son frère impétueux lui révèle l'orage,
L'orage des folles erreurs.
Malheur à qui se livre à ses fougueux caprices!
Son atteinte corrompt les mœurs,
Et jette les mortels dans le gouffre des vices.
D'un contentement pur aux pensers déchirans
Passait tour à tour notre Adèle,
Lorsque la rivière rappelle
Ses deux bras qui suivaient de contraires penchans.
Rétablir en famille une heureuse harmonie,
Est-il rien de plus doux, rien de plus solennel?
Ces bras obéissans viennent, de compagnie,
Et rentrent tout joyeux dans le lit maternel:
« Voilà, se dit Adèle, un tableau plein de charmes.
L'eau roule mollement sur un sable argenté;
Coulez ainsi, mes jours, avec tranquillité!
Mais le passé pour nous fut-il exempt d'alarmes?
Sait-on combien l'amour, plus tard l'ambition,
Nous inspiraient de vœux, nous berçaient d'espérances,
Puis nous brisaient le cœur par la déception?
La douleur nous saisit au sein des jouissances,
Comme un noir ouragan trouble un calme trompeur;
Et le vulgaire envie un apparent bonheur!
Que d'élémens divers forment notre existence!»

B^on de LADOUCETTE.

# EXTRAIT

## D'UN POÈME SUR LA VIE FUTURE (1).

### LA RAISON ET LA FOI.

De la seule raison le flambeau salutaire
Suffit pour éclairer le plus obscur mystère,
Dieu : — La foi le commande, et la raison le sent,
Le voit maître, éternel, infini, tout-puissant ;
Aux mondes qu'il créa le créateur préside,
Et ce que veut la foi, la raison le décide ;
L'une dit : « Crois en Dieu ! » L'autre répond : « Je vois
» D'un Dieu l'œuvre partout : je contemple ! et je crois. »

Mais, ce Dieu, quel est-il ? insensés que nous sommes !
Ne suffit-il donc pas qu'il se révèle aux hommes,
Réglant de l'Univers l'harmonie et le sort,
Et qu'il ait tout pouvoir sur la vie et la mort !
Quelle est la folle erreur de ces prétendus sages,
Qui, pour chercher le jour, assemblent des nuages ;
Et, pour ne croire à rien, dans leur égarement,
De Dieu font le hasard, du hasard le néant !

(1) Voyez l'*Annuaire* de 1840, pag. 185, et celui de 1841, pag. 75.

C'est de l'esprit humain la plus triste utopie.
Le hasard est un mot plus absurde qu'impie ;
Le hasard peut-il être immuable, infini,
Ainsi que Dieu compris, et jamais défini?....
Être Suprême, en toi la raison dit de croire :
Des sphères le concert est l'hymne de ta gloire;
Et qui peut, dans l'éther élevant son regard,
Saisir l'œuvre de Dieu dans les mains du hasard !
C'est un délire immense encor plus qu'un blasphême
De vouloir Dieu partout, excepté dans Dieu même !
C'est rouler le néant sur la Terre et les Cieux,
Expliquer l'Univers, un bandeau sur les yeux,
Mettre tout son esprit à faire tout matière,
Et ne voir que la nuit au sein de la lumière ;
Tandis qu'à la raison, dans toute leur splendeur,
Les cieux racontent Dieu, sa gloire et sa grandeur (1) !

Esprits forts, quelle est donc votre étrange faiblesse?
Plus Dieu vous a faits grands, plus votre orgueil l'abaisse:
Dieu n'est que la Nature à défaut du hasard !
Vous faites Dieu de tout, d'un éclair, d'un brouillard,
Des Alpes, de la mer, de la comète errante,
Des élémens discords, d'une étoile filante ;
Et la Terre et le Ciel, tout espace, tout lieu,
Ensemble réunis, vous dites : « Voilà Dieu. »
Ainsi, vous confondez créateur, créature,
Et la Nature avec l'auteur de la Nature !

Amateurs du néant, d'autres rêveurs enfin
Font le monde éternel, sans principe et sans fin !

(1) *Cœli enarrant gloriam Dei.* (David, Ps. xviii.)

Mais comment prouvent-ils l'éternité du monde
Quand on le voit vieillir, et que la preuve abonde,
Aux yeux du géologue, exempt de préjugé,
Qu'animaux, plantes, sol, ont plusieurs fois changé ?
La Terre offre à Cuvier de trois âges les traces,
Et d'êtres différens trois successives races :
Les fossiles, du globe insignes monumens,
Sont les révélateurs de ces grands changemens.
On a vu, dans un temps encor non historique,
La Sicile arrachée à l'Italie antique ;
Où fut un même sol, Neptune le fendant,
Entre Douvre et Calais éleva son trident,
Et noya, renversant d'Hercule les barrières,
Dans trois nouvelles mers des nations entières ;
Du Zuyderzée où sont les villes, les châteaux
Et les champs ?... Descendus dans l'empire des eaux (1) !
Rien ne dure, tout meurt, ou se perd, ou varie :
Le soleil africain brûla la Sibérie :
On trouve, en ses déserts, les squelettes géans
D'animaux inconnus, monstres jadis vivans ;
Des volcans sont éteints ; jadis plus abaissée,
La côte scandinave apparait exhaussée,
Tandis qu'en Palestine on voit se déprimant
La mer Morte, et son sol et son fleuve dormant (2) ;
La Loire voit tarir ses ondes navigables ;
Le Rhin a pour cercueil un archipel de sables ;
Et l'avenir regarde, en funèbres bandeaux,
Les Dunes s'avancer sur le front de Bordeaux (3) !

(1) Au commencement du XIII^e siècle.
(2) Séances de l'Académie des Sciences, 1642.
(3) *Ibid.*

Ainsi tout disparaît, ou tend à disparaître,
Et rien n'est éternel au monde que son maître !
L'incrédule s'égare en des systèmes vains,
Sophismes ennemis du bonheur des humains,
Où la foi trouve un crime, et la raison un rêve.

Souvent avec la foi l'homme grandit, s'élève.
La foi veut que la mort ne soit pas le néant :
Et la raison du dogme a fait un sentiment.
Je pense, donc je suis, donc je dois être encore,
Je dois être toujours : car le Dieu que j'adore
Dans mon argile a mis un esprit qui n'a pas
Pour germe cette argile et pour fin le trépas ;
Ce qu'est l'habit au corps, le corps l'est à notre ame :
C'est la cendre qu'anime une immortelle flamme.

D'où vient dans l'Univers ce grand pressentiment
Qui l'a toujours rempli de l'horreur du néant ?
L'espoir d'une autre vie est partout manifeste :
La preuve toujours manque, et l'espoir toujours reste !..
Si la preuve existait, la mort serait sans deuil :
On couvrirait de fleurs le chemin du cercueil.
La plus prochaine vie, immortelle en durée,
Immortelle en bonheur, serait trop désirée :
Car, regardant les Cieux pour lui prêts à s'ouvrir,
Tout mortel eût compris que vivre c'est mourir.
La vie aurait perdu les anneaux de sa chaîne,
Et l'on eût bientôt vu finir la race humaine.
Si donc notre avenir était mieux expliqué,
De la création le but serait manqué.
Dans ses prévisions, Dieu cacha l'évidence :
Mais, à côté du doute, il plaça l'espérance,

Et mit au fond des cœurs ce double sentiment :
Ame, esprit immortel; corps, matière et néant.

Des êtres qu'on aima sur la Terre où tout passe,
Le souvenir se garde et l'image s'efface.
Avec le temps, si l'art n'a fixé leurs portraits,
Des figures on voit s'évanouir les traits;
La mémoire du cœur à les chercher succombe :
Ils y vont s'effaçant comme au fond de la tombe.
Au chemin de la vie où le temps m'a vieilli,
Si rapide en son vol ! souvent seul, recueilli,
Vous qui me fûtes chers aux jours de mon jeune âge,
J'ai voulu retrouver, rappeler votre image,
Le son de votre voix, votre air, votre regard.....
Tout est resté confus; le Ciel a fait sa part :
Au souvenir l'esprit, à l'oubli la matière.
Le Ciel à la raison montre cette lumière :
Quand tout d'un corps mortel à nos yeux reste absent,
Tout de l'ame immortelle à notre ame est présent.
Vertu, bonté, talens, esprit et caractère,
Rien de vous ne se perd, rien de vous ne s'altère;
Sur vous en vain les ans s'amassent révolus :
L'ame a ses souvenirs quand les sens n'en ont plus......
C'est ainsi que Dieu même a voulu nous instruire
Que, souffle divin, l'ame, il ne peut la détruire;
Que, matière, le corps, de l'ame séparé,
De la poudre sorti, dans la poudre est rentré.
D'une vie à venir et de l'ame immortelle
Ainsi s'ajoute encor une preuve nouvelle.

Cette horreur du néant que l'on trouve en tous lieux,
Dans la nuit des humains est un éclair des Cieux.

Qui mit ce sentiment immortel dans notre ame?
Dieu qui fit les soleils, la lumière et la flamme.
Ces soleils s'éteindront, car tout corps doit périr;
Mais tout esprit vivra : l'ame ne peut mourir (1)!

La raison à la foi n'est pas ici contraire;
On doit croire, espérer : je crois donc et j'espère.

VILLENAVE père.

(1) *Vita mutatur, non tollitur.* (Préface de la messe des morts.)

# DE LA POLITESSE.

Le mot politesse est grec d'origine. Il vient de *πολις* qui veut dire *cité*, et signifie *manières de ville*, par opposition à *rusticité*, manières de la campagne.

La politesse est peut-être, de toutes les qualités humaines, celle qui contribue le plus à l'agrément de la vie. On est poli dans l'affection, dans l'indifférence, dans la haine; on l'est pour tous les sexes, pour tous les âges; on l'est à l'égard de ses chefs, de ses inférieurs, de ses égaux. La politesse est une application constante de l'amour de ses semblables; c'en est une peut-être de l'amour de soi; c'est le développement de la *bienveillance* dans ses nuances les plus fines, dans ses plus exquises délicatesses. La politesse adoucit les aspérités du caractère, ajoute à l'amitié, tempère la haine, prévient les mauvais procédés et orne les bons. On peut dire avec vérité que si l'affection fait le bonheur de la vie, la politesse en fait le charme.

Elle est toujours née sous l'influence d'une double cause: la culture de l'intelligence et le mélange des sexes. Partout où les arts ont

prospéré, partout où les femmes ont occupé le rang qui leur est dû, la politesse est venue répandre et multiplier ses bienfaits. Nous allons la suivre à la trace, et nous la verrons jeter un éclat plus ou moins vif, suivant que ces deux motifs ont agi beaucoup ou peu, ensemble ou séparément.

Nous nous occuperons d'abord des Grecs; c'est chez eux que la politesse semble avoir apparu pour la première fois. Athènes fut son séjour de prédilection, Athènes la ville de Minerve, la capitale du goût, des sciences et des arts. Si la politesse était uniquement fille du développement intellectuel, elle eût dès lors atteint son apogée. Mais chez les Athéniens, une condition manquait; les femmes n'y étaient point honorées. Placées en dehors de la vie commune, leurs fonctions se bornaient à donner des enfans à leurs maris et à surveiller la domesticité. Cette dégradante position eut sur les mœurs publiques une action funeste. Tout ordre social où les sexes n'occupent point un rang à peu près parallèle est un ordre social imparfait et boiteux. La place des femmes doit être grande! Ce sont elles qui polissent les formes, qui donnent de l'aménité aux caractères; elles ont sur le cœur de l'homme l'influence que les beaux arts ont sur son esprit; et sans elles il ne peut exister qu'une demi-civilisation.

La remarque que nous faisons ici sur les Grecs, on peut l'appliquer aux Romains.

Pour amener une amélioration, il fallait une crise de l'espèce humaine ; cette crise arriva, quand le christianisme apparut.

C'est lui qui effaça toute distinction injurieuse, et éleva la condition de la femme. Grace à lui, elle devint ce qu'elle doit toujours être, l'égale, l'amie, la compagne de l'homme. Elle fut la mère, non la nourrice de ses enfans, et sa douceur communicative apprit au sexe le plus fort que le bonheur est dans l'intimité. Vers l'époque des croisades, une nouvelle crise eut lieu dans notre vieille Europe. Alors, la politesse venait de passer avec les sciences d'une religion à une autre ; alors les Chrétiens grecs avaient civilisé les Arabes musulmans. Formés à l'école des vaincus, les sectateurs de Mahomet y avaient puisé cette courtoisie exaltée, ces formes séduisantes qui répandent tant de charme sur l'histoire des premiers califes. Conduits en Orient par un élan religieux, nos vaillans et grossiers ancêtres furent ravis d'y trouver une civilisation si brillante, et reçurent de Saladin et de ses Arabes des leçons de bon goût, de galanterie et de savoir-vivre. L'imitation fut prompte et les succès rapides! Ces heureuses semences furent rapportées dans notre Europe, et un peu plus tard elles y furent encore fécondées par la domina-

tion en Espagne des Arabes et des Maures. C'est grace à cette série d'événemens, grace à ces enseignemens d'un peuple à l'autre, que nos mœurs un peu rudes se sont adoucies; et c'est ainsi que la *politesse* a fait le tour du monde à la suite des arts et du respect pour les femmes. Cette dernière cause, il faut le dire, fut parmi nous, durant plusieurs siècles, la cause unique. Quant à l'instruction, elle y fleurissait peu. Chez nos bons aïeux, on eut des *Cours d'amour*, avant d'avoir des colléges, et l'on chanta *sa dame et son roi* longtemps avant de savoir lire. Une troisième circonstance a dû augmenter parmi nous ces égards mutuels qui constituent la politesse. Cette circonstance, c'était l'habitude de porter l'épée et la fréquence des duels. Quelque vaillant qu'on soit, on ne se soucie point de prodiguer tous les jours sa vie, et nos pères étaient polis pour rendre plus rares les occasions d'être braves.

C'est à l'action combinée de ces trois causes que l'Europe a dû ses mœurs et notre pays sa prééminence. Aussi galans que les Espagnols, aussi instruits que les Anglais, aussi duellistes que tout le monde, nous devions nécessairement obtenir la première place. C'est chez nous que toutes les noblesses venaient faire autrefois l'apprentissage des belles manières; c'est nous qui étions les arbitres en fait de goût et de convenances. Pendant le dernier siècle, une phrase

avait cours dans les salons de l'aristocratie européenne. Cette phrase, la voici :

« Il faut se rendre en Angleterre pour y penser, en Allemagne pour y passer, en Italie pour y séjourner, en France pour y vivre. »

Cette idée est vraie, cet éloge était mérité. Monarque, gentilshommes et bourgeois, tout le monde se piquait d'avoir des formes, et chez nous la politesse était devenue une qualité du sol.

De tous nos rois le plus remarquable en ce genre ce fut le grand roi Louis XIV, qui se faisait un point d'honneur de rester découvert devant toutes les femmes sans exception, Louis XIV qui régna soixante ans par le goût, par les arts, par les bonnes manières, Louis XIV enfin, qui, dans toutes les phases de sa longue carrière, enveloppé des plis de son manteau royal, put toujours défier les regards et être admiré.

L'impulsion était donnée, et la conduite licencieuse de son successeur ne put arrêter le mouvement des mœurs publiques et en altérer l'élégance. Un fait historique constatera beaucoup mieux que tous les récits jusqu'où l'on poussait alors les égards réciproques. Il y a, dans l'anecdote très connue que nous allons citer, un côté grotesque sans doute, mais elle n'en peint que mieux les habitudes de l'époque et l'exagération d'une qualité. A la bataille de Fontenoy, où la France et l'Angleterre se trou-

vèrent en présence, on s'attendit mutuellement quelques minutes avant d'en venir aux mains. Les officiers des deux armées se découvrirent et se saluèrent. *A vous, Messieurs les Anglais*; disaient les uns; *à vous, Messieurs les Français,* répondaient les autres. Cette lutte courtoise dura plusieurs instans; mais là encore la politesse française eut le dessus; c'est nous qui essuyâmes le premier feu.

Ainsi, comme nous l'avons dit déjà, c'est dans notre heureuse patrie que la *politesse* et la *bonne grace*, sa sœur, se sont...... ou plutôt s'étaient fixées. On y trouvait, pour me servir de l'expression de J.-J. Rousseau, *ces manières élégantes et simples, également éloignées de la rusticité tudesque et de la pantomime ultramontaine.*

Un éloge si brillant de nous par l'un des nôtres serait contestable, si nos rivaux ne l'avaient ratifié en nous imitant. L'imitation est un aveu, et le meilleur de tous; les étrangers y ont joint des louanges écrites !.....

On trouve ce qui suit dans la correspondance, imprimée à Londres, du célèbre lord Chesterfield avec son fils :

« Il faut convenir que les Graces ne sont pas » originaires de la Grande-Bretagne, et que nous » tenons ici du diamant brut beaucoup plus que » du diamant poli. Depuis que la barbarie les

» exila de la Grèce et de Rome, elles semblent » avoir choisi un refuge en France, où leurs » temples sont nombreux et où leur culte » domine. »

Ce qui donne un prix infini aux paroles que nous venons de rapporter, c'est qu'il n'a jamais existé peut-être un juge plus compétent en pareille matière que lord Chesterfield. Écrivain, diplomate et grand seigneur, il était un des hommes les plus spirituels, les plus gracieux, les plus éminens de son siècle; j'ajoute qu'i était grand patriote.

Ailleurs, il s'exprime ainsi sur le même sujet: « J'ai souvent dit et je pense qu'un Français, » qui, avec un fonds de vertu, de savoir et de » bon sens, possède les manières et la politesse » de son pays, est la perfection de la nature hu- » maine. »

Telle était l'opinion exprimée par un illustre personnage et partagée par l'Europe entière, à une époque peu éloignée de la nôtre.

Avons-nous conservé pure et sans tache cette aimable qualité? avons-nous recueilli ce glorieux patrimoine? je n'ose répondre affirmativement.

Une révolution a eu lieu parmi nous, il y a cinquante années, et cette révolution a bouleversé nos mœurs et modifié profondément nos habitudes. Le code civil, qui en est l'expression, a divisé, subdivisé le sol, et les gens de loisirs sont devenus très rares. Ce sont eux

cependant, ce sont les grands propriétaires, qui donnent naturellement l'impulsion en ce genre. La politesse commande une foule de soins délicats, d'attentions fines, qui réclament chaque jour de nombreux instans. Presque tout le monde travaille, et les gens occupés n'ont guère le temps d'être polis.

Ce n'est pas tout! Ici, je vais me placer sur un terrain plus glissant. Loin de moi la pensée d'attaquer jamais le gouvernement représentatif! Ses bienfaits sont inappréciables; mais tout avantage a ses inconvéniens, toute qualité a ses défauts. La Constitution fait parfois arriver au timon de l'Etat des gens qui connaissent les affaires et ignorent le monde, qui ont la science du budget et n'ont pas celle des bonnes manières. Or, ce sont ces hommes-là qu'on lit, qu'on regarde et qu'on imite. Ajoutez à cela les discussions passionnées de la tribune et des journaux; tenez compte du cynisme, qui, en 1793, envahit tous les rangs, des habitudes militaires sous l'Empire, du mélange avec les étrangers sous la restauration. Vous vous expliquerez alors la rapide transformation de nos mœurs; vous comprendrez enfin que la décadence était inévitable.

Osons le dire avec franchise: la politesse n'est plus chez nous qu'un souvenir. Ce que la chevalerie, Louis XIV et les arts avaient lentement amené, nous l'avons perdu rapidement

sous l'influence d'une triple cause ; et Chesterfield, j'en suis certain, ne saurait pas nous reconnaître.

Je me rappelle à ce sujet un fait qui m'a beaucoup frappé.

Un Américain, homme d'esprit, et propriétaire-rédacteur de la *Revue de Philadelphie*, a fait à Paris un premier voyage en 1800 et y est revenu en 1836. Il était, vu les distances, beaucoup plus en état de nous juger qu'un autre. Je lui demandai tout récemment quel était, des changemens opérés dans nos mœurs, celui qui l'avait le plus surpris. Il me répondit sans hésiter : la disparition de la politesse.

Quelques personnages haut placés ont lutté, dans ces derniers temps, contre une si déplorable tendance. Parmi eux, nous citerons Napoléon. Il savait tout ce qu'un grand roi peut devoir d'éclat aux formes sociales, à l'élégance exquise des manières. Il aimait la politesse et y voyait avec raison un indice de civilisation élevée.

Un matin qu'il était à la parade, un homme *à cheveux poudrés* et *à ailes de pigeon* se mit sur son passage et lui offrit avec grace une lettre posée à plat sur son *tricorne*. Le premier consul étonné se tourne vers M. de Ségur ; et celui-ci lui apprend que, sous l'ancien régime, on présentait ainsi les placets au roi, et que le pétition-

naire actuel était le comte de Narbonne. Aussitôt Napoléon charmé rendit au grand seigneur les bois confisqués qu'il réclamait. Plus tard, il l'attira aux Tuileries et finit par le nommer son ambassadeur à Vienne.

Madame de Flahaut m'a raconté l'anecdote suivante, qui contribua probablement à la brillante fortune d'une personne de sa famille. L'auteur d'*Adèle de Sénange* possédait à l'Opéra une loge à l'année, parallèle à celle du premier consul. Un soir qu'elle occupait avec son fils la première banquette, Napoléon apparut dans la loge opposée. Aussitôt, le jeune homme eut la modestie de se retirer sur le second rang. Ce trait de bon goût fit dire au premier consul : « On voit bien que ce jeune homme a été élevé par une femme. » Quelques jours après, il témoigna le désir qu'on le lui présentât. Les qualités personnelles de M. de Flahaut ont fait le reste.

Les vives passions qui ont toujours agité l'empereur, et sa présence habituelle dans les camps l'ont quelquefois empêché de joindre, en fait de politesse, la pratique à la théorie; mais généralement il s'en est mal trouvé. En voici deux exemples.

Se trouvant un soir face à face avec une vieille marquise qu'il détestait, il s'oublia au point de lui dire assez durement; *Oh! que vous êtes laide!*

— Votre Majesté devrait savoir que, lorsqu'une femme est laide, c'est qu'elle ne peut pas faire autrement.

Et Napoléon de se mordre les lèvres.

Une autre fois, rencontrant une femme qui avait la réputation de préférer la conversation de notre sexe à celle du sien, il lui dit sans détour aucun :

« Aimez-vous toujours les hommes ?

— Oui, sire.... quand ils sont polis. »

Et Napoléon se mordit encore les lèvres.

La partie de la politesse la plus difficile, la plus savante et la plus rare, est peut-être ce qu'on pourrait appeler l'*art* de refuser. C'est là qu'il faut user de toutes les ressources de la bonne grace, de toutes les séductions du sourire.

Un homme, qui joua, au début de ce siècle, le rôle le plus éclatant, oublia un jour de tempérer par la forme ce qu'un refus a de désobligeant par le fond. Il en fut assez rudement puni, et la personne offensée eut soin de mettre, dans la défense, la grace et le bon goût qui manquaient à l'attaque. Le coupable était Fouché, duc d'Otrante; sa partie adverse, la marquise de Coislin, une de ces femmes qui ont le secret de tout dire en restant dans les convenances, et qui possèdent le talent d'être audacieuses avec mesure et mordantes avec agrément.

La marquise demanda un jour une audience au ministre de la police générale ; c'était sous le consulat ! L'audience fut accordée, mais le haut fonctionnaire, qui n'avait point adopté encore le système de caresser l'aristocratie et de faire les yeux doux au faubourg Saint-Germain, était bien décidé à refuser madame de Coislin, quelque chose qu'elle réclamât. L'ex-conventionnel la reçut en conséquence, debout, le coude sur la cheminée et sans lui proposer de s'asseoir.

« Citoyen ministre, je viens vous demander pour quel crime ma sœur, madame d'Avaray, est exilée.

— C'est qu'elle est une ennemie du gouvernement, c'est qu'elle a l'audace de le braver.

— Elle, audacieuse ? elle, braver le premier consul ? Que vous la jugez mal ! Elle est si douce, si timide qu'elle n'oserait jamais vous dire : citoyen ministre, avancez-moi donc un fauteuil. »

A ces mots, Fouché rougit. Quelques momens après, madame de Coislin eut un fauteuil, et madame d'Avaray, la permission de revenir à Paris.

Après avoir cité un personnage moderne, qui ne savait pas adoucir un refus, nous allons en citer un autre qui savait embellir une concession. Pour être plus aisé, ce talent est encore assez

rare ; trop de gens se persuadent qu'un bienfait peut se passer d'ornement !

Un jour, le petit vicaire d'une petite commune de province se présente chez son neveu, le général Savary, duc de Rovigo, ministre de Napoléon, et lui dit en tremblant : « La cure de mon canton étant vacante, une idée ambitieuse s'est emparée de moi, et j'ai fait le voyage de Paris pour vous demander cette place.

— Une cure, dit le grand seigneur impérial !!!

— Si vous trouvez la chose impossible, je n'insiste pas, répondit le modeste ecclésiastique.

— Mon oncle, je ne dis pas cela.... Voyons, réfléchissons un peu.... A quel diocèse appartenez-vous?

— A celui de Meaux.

— Attendez donc!... à merveille!... j'y suis!... Venez ce soir dîner chez moi ; je compte avoir votre évêque.

— Moi, dîner avec monseigneur? moi, pauvre desservant de village? Je n'oserai jamais.

— Un oncle, ce me semble, peut bien dîner chez son neveu; je compte sur vous pour cinq heures. »

A cinq heures, en effet, le timide vicaire arrivait dans le salon ministériel, où il cherchait du regard son supérieur ecclésiastique. Quelques instans après : « Monseigneur ne vient pas, dit le duc ; nous allons toujours nous mettre à

table. Mon oncle, voulez-vous bien me précéder ? »

Pendant tout le dîner, le pauvre desservant avait les yeux sur la porte, ne mangeait pas, et ne disait mot ; il attendait.

Enfin, au dessert, il éleva faiblement sa voix et demanda si monseigneur ne viendrait pas.

— Monseigneur est venu, répondit le ministre.

— Où est-il donc? dit l'oncle pâlissant.

— Le voilà.

— Comment, le voilà?

— Oui, c'est vous.

— Que signifient ces paroles?

— Elles signifient que l'évêché était vacant, que je l'ai demandé, et que l'empereur vient de vous nommer. »

C'est ainsi que M. Faudoas, oncle de madame la duchesse de Rovigo, fut promu, jeune encore, au siége de Meaux qu'il occupa fort longtemps.

Le général Savary montra, dans cette circonstance, une délicatesse de bonne compagnie qu'on était loin d'attendre d'un soldat parvenu ; et, ici, le nouveau régime fut du moins égal à l'ancien.

Pourquoi faut-il que de pareils exemples deviennent tous les jours plus rares? Pourquoi faut-il qu'un sans-façon grossier ait remplacé

l'urbanité de nos pères? Nous allons dire ici toute notre pensée.

Une chose qui a dû contribuer puissamment à cette altération de nos mœurs, c'est que les femmes ont perdu, j'allais dire volontairement, une partie de leur influence. Dans les réunions, autrefois si douces, où les deux sexes se confondaient, elles ont laissé prendre une habitude funeste. Elles se rangent d'un côté, les hommes de l'autre; et il y a aujourd'hui deux camps dans nos salons.

Si j'osais donner un conseil au sexe qui, pour notre avantage, nous en donne si souvent de très heureux, je lui dirais que, dans cette occurrence, il n'a point montré son habileté connue. La politique l'ennuie et l'odeur du cigarre lui déplait, à la bonne heure! Mais était-ce une raison pour tout abandonner? Il fallait lutter et entrer en campagne; il fallait chasser bravement l'ennemi ou capituler avec lui. Les femmes n'ont su adopter ni l'une ni l'autre tactique; elles ont partout donné leur démission!

Qu'elles y prennent garde! Pour elles et pour nous, cette conduite est dangereuse. Elles ont été jusqu'ici des instrumens de civilisation, et c'est par elles que nous sommes devenus des hommes. Si elles nous délaissent, nous serons avant peu des sauvages.

CASIMIR BONJOUR.

## LE PROTOCOLE.

Du protocole épistolaire
Les mensonges sont bien connus;
C'est un bienveillant formulaire
Qu'on applique aux premiers venus.
On prodigue les plus beaux titres
A des gens qu'on estime peu;
Avant de finir ses épitres
Poliment on leur dit adieu;
On s'incline pour leur écrire,
Et l'on descend de sa hauteur,
Pour avoir l'honneur de leur dire
Qu'on est leur humble serviteur.

Albert, terminant une lettre
Pour un sot plein de vanité,
Désirait ne pas compromettre
Son bon goût et sa dignité.
A la forme du protocole
Comme un autre il se soumettait;
Mais il pesait chaque parole
Et dans son choix il hésitait.
Alors son secrétaire intime
Crut qu'il pouvait, sans déroger,
Assurer de sa haute estime

Le fat qu'il voulait ménager :
« Non, ce serait une sottise,
» Répondit l'homme de bon ton ;
» Ce sont des gens que l'on méprise
» Et qu'on traite à coups de bâton.
» Pour un drôle, enflé d'arrogance,
» Ne faites aucun compliment,
» Et bornez-vous à l'assurance
» De mon sincère attachement. »

ROUX DE ROCHELLE.

## L'ACTEUR ET LE JUGE.

J'aime un acteur dont le talent
Éveille gaîment nos scrupules,
Et nous offre un tableau parlant
Des travers et des ridicules :
Nous rions des originaux
Dont il fait la caricature ;
En exagérant leurs défauts,
Il nous rappelle à la nature.
Mieux traité que le roi Janus,
Tour à tour il prend trois visages,
Pour les vieillards, les ingénus
Et les hommes entre deux âges :
Avec des rôles différens
Sa voix change de caractère ;
Forte et mâle dans les tyrans,
Plus souple dans le ministère,
Un peu hautaine chez les grands,
Et sachant plaire à tous les rangs,
Du paradis jusqu'au parterre.

Un jour, un illustre Écossais,
Chez qui la gloire du génie
Aux honneurs d'un juge de paix
Fut heureusement réunie,
Walter Scott, voulant exciter

La verve d'un acteur comique,
Qui dans l'art de bien imiter
Pouvait défier la critique,
Le pria de représenter
Quelque scène un peu familière,
Où lui seul devait s'acquitter
Des rôles de la pièce entière.
On abaisse un léger rideau
Entre la scène et l'auditoire;
Et bientôt on entend Grégoire
Qui, se moquant des buveurs d'eau,
Fredonne une chanson à boire.
Le bruit commence au cabaret:
C'est un soldat, c'est une fille;
Il est galant, elle est gentille,
Et tous deux ont bu du clairet.
L'un fait l'aveu de sa tendresse,
L'autre y répond obligeamment,
Et du vin la légère ivresse
Égare un peu le sentiment;
Lorsqu'un jaloux du voisinage,
Les épiant du coin de l'œil,
Vient quereller le personnage
Qui reçoit un si bon accueil.
En vain le patron de l'auberge
Veut leur faire entendre raison;
Le soldat, tirant sa flamberge,
Menace toute la maison.
Il a d'abord quelque avantage;

Les meubles tombent en débris ;
Pêle-mêle on entend les cris
Du second, du troisième étage ;
Et, pour accroître les frayeurs
De l'hôtesse au bruit accourue,
Quelques chiens, japant dans la rue,
Viennent augmenter la recrue
De ces turbulens aboyeurs.

« Il est temps que ce bruit finisse,
» Dit Walter Scott en souriant ;
» Chargé de rendre la justice,
» Je dois être conciliant.
» Monsieur l'acteur, on vous soupçonne
» De former un attroupement :
» De par la loi ! je vous ordonne
» De vous disperser promptement. »
Pour apaiser enfin l'émeute
Il fallait un semblable arrêt ;
Les chasseurs rappellent leur meute ;
Le calme rentre au cabaret ;
On n'entend plus qu'un bon génie
Qui vient consoler les blessés ;
Il finit la cérémonie
En priant pour les trépassés ;
De la scène le rideau s'ouvre,
Le théâtre n'est plus en deuil ;
Et le spectateur n'y découvre
Qu'un homme assis dans un fauteuil.

Plus d'un histrion dans ce monde,
Se prêtant à tous les emplois,
Souffle la guerre de la fronde
Entre les peuples et les rois :
Sur les tréteaux il se promène
En déclamant contre les lois,
Et des acteurs qu'il met en scène
On croit reconnaître la voix ;
Mais quand le magistrat nous somme
De ne pas faire tant de bruit,
C'est souvent aux cris d'un seul homme
Que le tumulte se réduit.

LE MÊME.

## LA JEUNE MÈRE.

Vieillir, est un ancien usage
Auquel tout le monde obéit,
Et si nous déguisons notre âge,
C'est malgré nous qu'il se trahit.

Une vive et fraîche matrone,
Qu'on adorait depuis longtemps,
En arrivant à son automne,
Se croyait toujours au printemps ;
« Oui, vous êtes une immortelle,
» Lui dit un jour un magistrat,
» Et d'une jeunesse éternelle
» Vous avez conservé l'éclat.
» Nos pères louaient votre grace
» Et vos appas éblouissans.
» Pour vous adresser notre encens
» Nous prenons aujourd'hui leur place,
» Pour vous le temps s'est arrêté ;
» Il sut respecter son ouvrage,
» Et n'atteignit d'aucun outrage
» Un demi-siècle de beauté.
» — Ah ! monsieur, votre politesse
» Met votre mémoire en défaut,
» Et pour retrouver ma jeunesse
» Vous remontez un peu trop haut ;
» Mieux qu'un autre je suis certaine

» De tout le temps que j'ai vécu;
» Vous pouvez être convaincu
» Que nous n'avons que la trentaine. »
Son air de dépit, sa rougeur
Fit sourire le personnage :
« J'avais cru votre enfant majeur,
» Tant il paraît grand pour son âge.
» Combien a donc ce beau garçon?
(Dit-il au fils de la commère :)
» — J'ai, répondit le nourrisson,
» Quelques mois de plus que ma mère. »

LE MÊME.

# ÉPITRE A MADAME A***.

## LES ILLUSIONS.

Le sage a dit : « La vie est une ombre qui passe. »
Nos terreurs, nos prévisions
L'empoisonnent assez..... Douces illusions,
Prenez-y, du moins, votre place.
Aux reflets d'un prisme enchanteur,
Que, grace à vous, l'univers se colore !
Ne laissez pas à nu tout ce que l'on décore
Du nom de plaisir, de bonheur!
Quand la raison prononce, il reste peu de chose
De tant d'objets divers qui nous avaient séduit;
Pour déguiser la mort que vainement on fuit,
Un peuple ancien croyait à la métempsycose.
Je crois aussi qu'ils s'occupent de moi,
Ces amis, qui trop tôt finirent leur voyage,
J'éprouve du plaisir, bien plus que de l'effroi,
Quand un songe léger m'en retrace l'image.
Non, le présent qui devient le passé,
Alors que pour l'homme il commence,
Ne saurait lui suffire...... Il dévore d'avance
Le temps qui fuit au loin, dans l'espace lancé :
Il lui faut l'avenir, qu'il attend, qu'il espère,
L'avenir, qui souvent s'arrête au lendemain.....

Mais s'il le voit toujours, dans un riant lointain,
Pourquoi lui ravir sa chimère?

Sans les illusions, l'homme n'est pas heureux;
Elles sont le foyer d'une immortelle flamme;
Par elles, de la terre où végète son ame,
Il s'élance au séjour des cieux.
Vois le soldat, qui, loin de sa patrie,
Va planter nos drapeaux sur le sol étranger;
Et dis-moi, contre le danger,
Pourquoi son ame est sitôt aguerrie?
Les bronzes enflammés lancent partout la mort;
A la voix de ses chefs, sans terreur, il l'affronte;
Parmi tous les malheurs attachés à son sort,
Il en craint un seul; c'est la honte.
Que gagne-t-il à ce jeu meurtrier,
Où le soldat risque sa tête?
Une épaulette, une croix, un laurier;
Car ce n'est pas pour lui que se fait la conquête.
Le noble instinct que l'on appelle honneur
Au soldat a parlé de gloire,
Puissante illusion, qui, pour l'homme de cœur,
Est le garant de la victoire!

Ariste, tourmenté par le démon des vers,
Comme une fleur, a vu se flétrir sa jeunesse:
Le penchant qui l'entraîne, on l'appelle un travers;
Où donc est la folie? Où donc est la sagesse?
Vous jugez avec la raison;
Ariste a pris un autre guide:

A vous, de l'or, des champs, une maison;
A lui, les beaux jardins d'Armide.
Non, vous ne sauriez voir avec les mêmes yeux;
Vainement l'avenir pour lui vous inquiète.....
Ah! laissez-lui ses rêves de poète;
L'illusion le rend heureux.

Près de son fils malade, une mère pieuse,
En pleurant, espère toujours;
Lorsque, tout bas, la science orgueilleuse
Du nouveau né prédit les derniers jours.
Retenez vos cruels oracles
Vous qu'elle appelle auprès de ce berceau:
Pour son enfant, pourquoi ne pas croire aux miracles?
Elle sait que l'orage épargne l'arbrisseau.
Sans l'abuser d'une douce espérance,
Que détruirait bientôt l'affreuse vérité,
C'est assez de votre silence,
Pour que son cœur soit tourmenté.
Le malheur vient toujours trop vite,
Lorsque de son étreinte il doit nous embrasser;
Mais si nul mortel ne l'évite,
Par nos terreurs pourquoi le devancer?
Le ciel n'a pas accueilli sa prière;
Sur sa tige fragile il va briser la fleur;
L'illusion soutient la pauvre mère....
C'est encor un jour de bonheur!

L'expérience est parfois bien cruelle;
C'est un trésor qu'il faut cacher,

Elle nous sert, dit-on, et vient nous arracher
Ce qui rend notre vie et si douce et si belle.
J'offris, bien jeune encor, mon culte à l'amitié ;
Pourquoi m'apprenez-vous qu'elle est souvent trom-
De mon erreur, ne prenez pas pitié, [pense?
Quand mon erreur était heureuse.
La constance est pour moi compagne de l'amour ;
Et vous, en vieillissant, vous savez que tout passe ;
J'aime mieux ma croyance.... et permettez, de grace,
Que mon illusion dure encor plus d'un jour.

Le spectacle imposant qu'étale la nature,
Pour l'homme positif, que j'ai maudit cent fois,
Se compose de prés, de ruisseaux et de bois :
C'est, pour moi, l'onde qui murmure,
Le bruissement des forêts....
Sous mille formes, c'est la vie,
Admirable tableau, plein d'ame et d'harmonie
Dont la main de Dieu seul a pu tracer les traits.
Je crains une froide analyse,
Qui, pour tout définir, a tout désenchanté ;
Ami, poète, amant, je crains la vérité :
L'illusion est ma devise.

Madame, ainsi, comme docteur en droit,
J'ai voulu soutenir ma thèse :
Mais je ne l'ai pas fait en docteur maladroit
Par la froide hyperbole, ou la lourde synthèse.
L'entêtement serait hors de saison,
Lorsque notre adversaire est une femme aimable,
Pour expier le tort d'avoir raison,

Je viens à vos genoux faire amende honorable.
Esprit, talens, beauté, chez vous tout est réel,
Et les illusions ici n'ont rien à faire :
Heureuse épouse, heureuse mère,
Que de faveurs vous accorda le ciel !
Auprès de vous j'ai vu finir mon songe ;
Et je suis désormais pour la réalité ;
Quand tout plaît dans la vérité,
On n'a pas besoin du mensonge.

COFFINIÈRES.

## ÉPITRE

A

## UN EMBAUMEUR.

Très habile docteur, qui du ver des tombeaux
Sais préserver les morts par des secrets nouveaux,
Et laissant à leur chair jusqu'à sa transparence,
De la vie au trépas crois donner l'apparence,
Veux-tu donc, embaumant nos pères et nos fils,
Convertir tout Paris en une autre Memphis ?
L'Égypte est le pays qui te sert de modèle !
Mais l'Égypte à la France en quoi ressemble-t-elle ?
Où trouver les secours qu'avaient ses embaumeurs,
Sa terre, son soleil, et son culte et ses mœurs ?
Croyons-nous qu'en nos corps nos ames retournées
Leur rendront l'existence au bout de mille années,
Et qu'il est important de bien entretenir
Le logis où chacune un jour doit revenir ?
Quels maçons parmi nous pour nos races futures
Bâtiraient dans les airs ces vastes sépultures,
Où l'état décernait les funèbres honneurs
Aux restes de ses rois et de ses grands seigneurs ?
Est-ce à nous d'enrichir nos morts de haut lignage
D'un luxe qu'envîraient nos morts de bas étage ?

Pour te justifier, docte magicien,
Tu te prétends vainqueur de l'art égyptien;
Je te crois ;cependant la meilleure science
N'a-t-elle pas besoin d'un peu d'expérience?
Or, comment nous prouver que dans quatre mille ans
Nos cadavres vivront toujours frais et brillans,
Comme ceux qui, du temps émules intrépides,
Ont égalé déjà l'âge des pyramides?
Pourquoi ressusciter un usage aboli
Que l'Orient lui-même a laissé dans l'oubli?
Pourquoi faire de nous un peuple de momies?
N'en est-il pas assez en nos académies,
Où de certains savans, que je ne nomme pas,
Prétendus immortels, morts avant leur trépas, [quilles
Ressemblent, sommeillant dans leurs fauteuils tran-
A de vieux Pharaons qui dorment immobiles?

Si tu veux de ton art déployer la vertu,
Chimiste ingénieux, que ne l'exerces-tu
Sur tous ces animaux, lointaines colonies
Dans le jardin du Roi de partout réunies?
Là, tu rencontreras un petit univers,
Mille sujets, d'humeurs et de formes divers,
L'éléphant monstrueux, la mignonne perruche,
L'ours et le sapajou, la girafe et l'autruche;
Leurs races quelque jour peut-être périront;
Mais, grace à ton savoir, leurs types resteront.
N'es-tu point satisfait? Je livre à ton domaine
Les bêtes dont j'excepte ici l'espèce humaine,

Quoique l'homme, mélange et de bien et de mal,
Empiète trop souvent sur le genre animal.

Toutefois, j'en conviens, ta rare découverte
De nos jours réparés semble adoucir la perte;
Ces êtres que la tombe arrachait à nos pleurs,
Par leur présence au moins tromperont nos douleurs.
Qui de nous désormais ne sera pas bien aise
De changer sa maison en un Père-Lachaise,
Où nous habiterons, heureux de coudoyer
Tous nos parens assis près du même foyer ?
Seulement, si l'année en décès est fertile,
Chacun agrandira son étroit domicile,
Afin que côte à côte et sans se déranger,
Les vivans et les morts trouvent à se loger.
Quelquefois, envahis par nos aïeux célèbres,
Nos salons deviendront des muséums funèbres;
N'est-il pas agréable autant que glorieux
De montrer embaumés comme objets curieux,
Parmi les ascendans qu'on révère et qu'on aime,
Des députés, des pairs et des ministres même ?
Une collection de ministres défunts
D'un reste de pouvoir exhalant les parfums,
Rien n'est plus précieux. — Ce ton plaisant t'irrite....
Eh bien ! Pour raisonner un moment je le quitte.

Porter sur nos débris le fer opérateur,
N'est-ce pas outrager l'œuvre du Créateur,
Les lois de la nature et la pudeur des mânes ?

Épargnons à nos morts des atteintes profanes !
Chrétiens, ne les touchons que pour les déposer
Dans la terre où nos pleurs viendront les arroser,
Où des cyprès en deuil sous des bocages sombres
Nous entendront le soir causer avec leurs ombres !
Pardonne ! quand je songe au sinistre attirail
Que nécessite hélas ! ton lugubre travail,
Je pâlis et je sens ma chair encor vivante
Tout-à-coup tressaillir d'un frisson d'épouvante.
Puisses-tu ne marcher jamais dans mon chemin !
Si comme à ton ami tu me serrais la main,
Je croirais que la mort, s'emparant de sa proie,
De me momifier va te donner la joie ;
Mais je t'en priverai. De tes embaumemens
Un seul est plus coûteux que dix enterremens,
Et s'il faut à ce prix te payer ton mérite,
Mon budget aurait peur de ta chère visite.
Aussi mon testament, par un article exprès,
De tes funèbres soins épargnera les frais
A tous mes héritiers, dont nul, je le suppose,
Ne trouvera mauvaise une semblable clause.
Je crains ton obligeance, et, je t'en avertis,
Je ne voudrais pas même être embaumé gratis.
Telle est, dit-on, ta foi dans ton magique baume,
Que, jaloux d'en farcir tout l'infernal royaume,
Sans espoir de salaire, et pour mieux t'illustrer,
Aux morts récalcitrans tu viens l'administrer,
Heureux si tu pouvais, après ton jour suprême,
Jouir de la douceur de t'embaumer toi-même !

Va, d'un posthume honneur les désirs superflus
Ne nous tourmentent pas, quand nous ne sommes plus.
Ces secours que ton art aux coups du temps oppose,
J'en admire l'effet, j'en déplore la cause;
Lorsque le genre humain te donne de l'emploi,
C'est que déjà la mort a travaillé pour toi.
Si ton génie espère, armé de la chimie,
Paralyser des ans la puissance ennemie,
Il aurait dû plutôt employer ses efforts
A guérir les vivans qu'à conserver les morts.
Avant tout ici-bas l'important est de vivre.
Ton funéraire encens n'a donc rien qui m'enivre.
Mieux vaut poète à jeun, ou chanteur affamé,
Ou ministre déchu, que monarque embaumé!

Que me fait qu'après moi ma dépouille glacée,
Dans un coffre splendide avec soin enchassée,
Apprenne à nos neveux qui peut-être en riront,
Si j'eus le nez camard ou le visage rond?
C'est moins devant leurs yeux qu'au fond de leur mémoire
Que de vivre toujours je recherche la gloire.
Oui! Puisse de mon cœur quelque noble débris,
Quelque pur sentiment, inspirant mes écrits,
Témoignage éternel d'un moment d'existence,
Des temps et des pays traverser la distance,
Et graver dans l'esprit des siècles à venir
De mon portrait moral le vivant souvenir!
Poètes, soyons fiers de voir notre pensée,

Comme un germe fécond dans les âges lancée,
Fleurir et s'élever, plus belle chaque jour,
Au milieu d'un parfum de respect et d'amour.
L'ame appartient au ciel et le corps à la terre ;
C'est l'ame et non le corps que notre art salutaire
Doit contre les poisons du vice corrupteur
Entourer du rempart d'un baume bienfaiteur.
Gardiens du feu céleste, allumons dans les ames
De toutes les vertus les généreuses flammes ;
Sachons former des cœurs brûlant avec fierté
D'amour pour la patrie et pour la liberté,
Des princes citoyens, des nations amies,
Des hommes en un mot et non pas des momies !

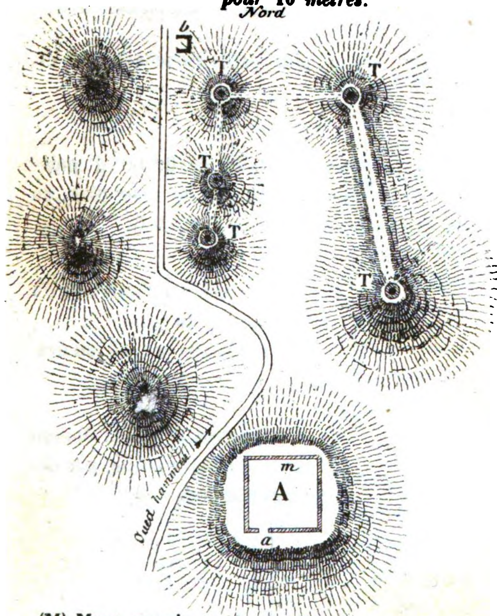
A. BIGNAN.

# ANTIQUITÉS ALGÉRIENNES.

M. le baron Roguet, colonel du 41e de ligne, et l'un de nos associés correspondans, ayant passé à Afkan (*Castra Nova*), sur l'Oued Hamman, et l'une des routes militaires romaines en Afrique, y a remarqué, chose rare dans la province d'Oran, des ruines antiques, dont il a relevé les détails avec une grande promptitude, pour ne pas rester en arrière de sa colonne.

Nous en donnons ici la reproduction lithographiée.

*Croquis de l'ensemble des ruines, à l'échelle de 1 millimètre pour 10 mètres.*

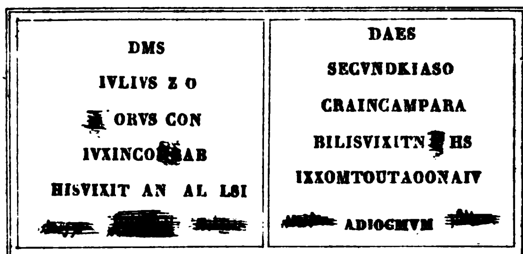



(M) Murs en pierre de 2m d'épaisseur.

(T) Tours de 10m de diamètre ; il ne reste plus que la base; elles étaient liées par un mur d'enceinte T, T, T,

(A) Espèce de citadelle élevée, dont les murs (M) sont en ruine et à fleur de terre.

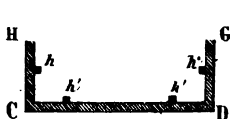
*Inscription au-dessus d'une poterne, à l'endroit* **A.**




La dernière ligne est en plus petits caractères et en partie effacée.

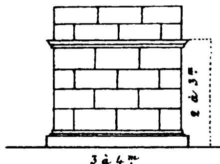
---

Monument en belles pierres de taille de 0m 60c d'épaisseur, 1m de long, 0m 50c de haut, dont il ne reste plus, en B, que la face C D et moitié des faces C F, D G.

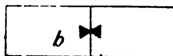



H, Corbeaux à l'intérieur, à 1m au-dessus du sol.

h'. Corbeaux à 1,30 au-dessus du sol et en pierre.



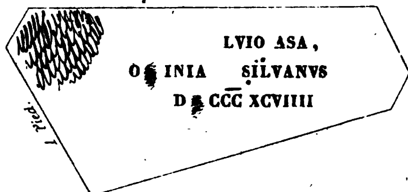

Les pierres de taille étaient jointes, à chaque assise, par des queues d'aronde (Q).

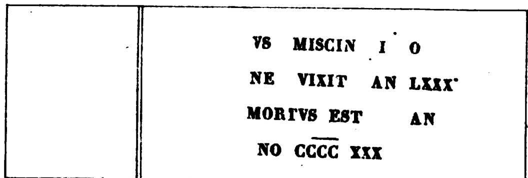


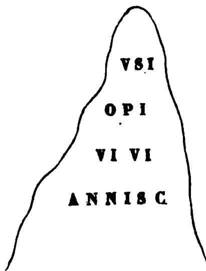

Aucune inscription n'a été trouvée autour de ce monument, ni dessus.

L'auteur nous a également transmis les inscriptions suivantes recueillies près des ruines de Tekdempt, dans des restes de monumens funéraires.

*Inscriptions trouvées dans des ruines, à deux lieues de Tekdempt.*




Cette station, à 2 l. sud de Tekdempt, doit être *Gadama Castra.*

Il y reste une assez belle ruine de construction romaine.

On y a trouvé des tombeaux cimentés, dont un, non ouvert, contenant un squelette bien conservé, sans médailles ni inscriptions.

La ville a été habitée par les Arabes.

Les ruines de Tekdempt sont insignifiantes et d'une origine douteuse.

## ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

A LA LISTE

DES

# MEMBRES ET CORRESPONDANS.

## NOUVEAUX MEMBRES RÉSIDANS *.

DOUCET (Camille), auteur dramatique, rue Saint-André-des-Arts, 60. — R. L.

FAUCHERY graveur, rue Grange-Batelière. — R. A.

MASSAS (Charles de), littérateur, rue du Faubourg-Saint-Martin, 9. — R. L.

## NOUVEAUX CORRESPONDANS NATIONAUX.

BOURGUIN, juge de paix à Sedan (Ardennes). — C. L.

DEMESMAY, député du Doubs, rue de la Ferme, 45. — C. L.

D'HOMBRES-FIRMAS, à Alais. — C. S.

KIRSTEIN, modeleur, à Strasbourg. — C. A.

## NOUVEAUX CORRESPONDANS ÉTRANGERS.

PORCHAT, littérateur, à Lausanne. — C. L.

VAN HASSELT, correspondant de l'Académie royale de Belgique, etc.; à Bruxelles. — C. L.

* SIGNES ABRÉVIATIFS. — R. Résidant; A. L. Associé libre; A. Membre de la classe des Beaux-Arts ; L. Membre de la classe des Lettres ; S. Membre de la classe des Sciences ; C. correspondant.

## CHANGEMENS DE DOMICILE.

BONJOUR (Casimir), auteur dramatique, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, rue de Verneuil, 27. — R. L.

EPAGAY (Félix d'), ✻, auteur dramatique, rue de Vaugirard. — R. L.

HÉRICART DE THURY (vicomte), O. ✻, de l'Institut, rue de l'Université, 29. — R. S.

COMTE (Achille), professeur de sciences naturelles à l'Académie de Paris, rue Bellechasse, 34. — R. S.

HALÉVY (Léon), littérateur, rue Pigale, 21. — R. L.

MONTROL (François de), littérateur, rue Traversière-Saint-Honoré, 41. — R. L.

ROGER (baron), O. ✻, littérateur, membre de la Chambre des députés, ancien gouverneur du Sénégal, rue Coquenard, 8. — R. L.

THIÉBAULT, Lieutenant-général (baron) C. ✻, littérateur et tacticien, rue Joubert, 47. — A. L. S.

## RECTIFICATIONS DE NOMS ET DE QUALITÉS.

### MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

DUPIN (Philippe), O. ✻, avocat à la cour royale, ancien bâtonnier de l'Ordre, membre de la Chambre des députés, rue Ménars, 4. — R. S.

DUVAL-LECAMUS (Pierre), ✻, peintre de genre, membre d'un grand nombre de Sociétés des Beaux-Arts, directeur du Musée de Lisieux, décoré de

l'ordre de Léopold de Belgique, rue du Coq-Saint-Honoré, 7. — A. L. A.

GAUTHIER (Pierre), architecte, membre de l'Académie des Beaux-Arts, rue Thérèse, 8. — R. A.

LIADIÈRES (Charles), ✻, membre de la Chambre des députés, Conseiller d'État, officier d'ordonnance du Roi, rue Blanche, 31. — R. L.

PARISET (Etienne), O. ✻, membre de l'Académie des Sciences, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, etc., rue de Poitiers, 8. — A. L. S.

LA PYLAIE (Auguste-Jean-Marie baron de), antiquaire et naturaliste, membre de plusieurs Sociétés savantes, rue Richelieu, 20. — R. S.

ROMAGNÉSI (Antoine-Joseph-Michel), ✻, compositeur de musique, membre de la Société des Enfans d'Apollon, rue Feydeau, 22. — A. L. A.

## ASSOCIÉS CORRESPONDANS ÉTRANGERS.

BESCOW (Ferdinand de), membre de l'Académie suédoise, à Stockholm.

STASSART (baron de), G. O. ✻, membre du Sénat belge, membre de l'Académie royale de Belgique, correspondant de l'Institut de France, à Bruxelles.

VILAIN XIV, membre du Sénat belge, chargé d'affaires de Belgique à Turin, ancien membre de la Chambre des représentans.

## NÉCROLOGIE.

Bouilly, doyen de la Société; Bertin, membres résidans; Dufour (baron); Théis (baron de), correspondans nationaux. — Vail, correspondant étranger.

---

## TABLEAU INDICATIF DES JOURS DE SÉANCES POUR L'ANNÉE 1843.

| JANVIER. | FÉVRIER. | MARS. | AVRIL. | MAI. | JUIN. | JUILLET. | AOUT. | SEPTEMBRE. | OCTOBRE. | NOVEMBRE. | DÉCEMBRE. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 2 | 2 | 2 | 3 | 2 | 2 | 3 | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 |
| 12 | 13 | 13 | 12 | 12 | 12 | 12 | 12 | 12 | 12 | 13 | 12 |
| 23 | 22 | 22 | 22 | 22 | 22 | 22 | 22 | 22 | 23 | 22 | 22 |

Les séances publiques semestrielles ont lieu en mai ou juin, et en novembre ou décembre.

Les séances particulières se tiennent, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16, à sept heures et demie du soir.

# BUREAU

DE LA

# SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE,

**Au 2 janvier 1843.**

*Président* : M. TROPLONG, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

*Vice-Président* : M. BIGNAN.

*Secrétaire perpétuel* : M. le baron de LADOUCETTE.

*Secrétaire temporaire* : M. Charles de MASSAS.

*Archiviste-bibliothécaire* : M. Auguste DUVIVIER.

*Trésorier* : M. Albert MONTÉMONT.

## COMMISSION DU PROGRAMME.

M. BEAULIEU.

M. GAUTHIER.

M. ROUX DE ROCHELLE.

## COMMISSION DE COMPTABILITÉ.

M. BOUCHARLAT.

M. GAUTHIER.

M. PAGANEL.

*Agent de la Société* : M. MARTIN, quai d'Austerlitz, 33.

# TABLE DES MATIÈRES.

FIN.

